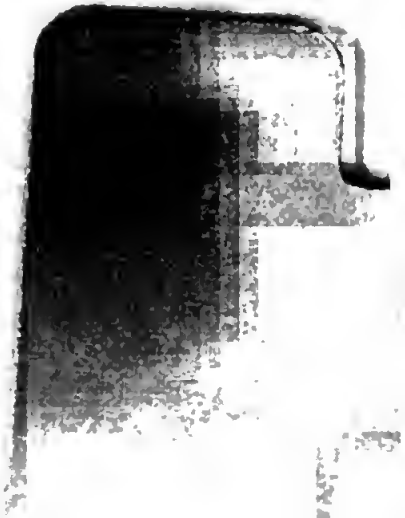


VIES
DES
PLUS CELEBRES
MARINS.

l'ammoniacque muriatée, etc.), et d'autres dans ces

C10570

VIE
DE RUITER,

LIEUTENANT - AMIRAL - GÉNÉRAL DE HOLLANDE ET DE WEST-FRISE.

Par M. Richer, Auteur de plusieurs Ouvrages de Littérature.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez BELIN, Libraire.

1789.

Avec approbation et privilege du Roi.

VIE DE RUITER.

PENDANT que la Hollande armoit contre l'Angleterre ; l'Angleterre, de son côté, armoit contre la Hollande : quatre-vingt-un vaisseaux de guerre étoient dans la Tamise tout prêts à partir, sous le commandement du prince Robert et du général Monk, duc d'Albermale.

Ruiter sortit du Texel le 8 de juin 1666 ; dirigea sa marche vers les côtes d'Angleterre, pour y chercher la flotte angloise et lui

livrer combat. Lorsqu'il fut à la hauteur du pas de Calais, il fit le signal à tous les capitaines de venir à son bord, où il leur tint ce langage : « Le tems où nous allons en venir aux mains s'approche. Nous avons affaire à un ennemi fier, présomptueux et qui cherche notre perte : le salut de la Hollande, la conservation de nos femmes, de nos enfants, de nos familles, dépend aujourd'hui de notre valeur et de notre prudence. Effaçons la honte que nous a causée la défaite de l'an passé. Attendons-nous à une vigoureuse résistance ; les Anglois sont bons marins et bons soldats : mais il faut vaincre ou mourir. D'ailleurs notre cause est juste, et nous

pouvons espérer en la protection divine. Les lâches qui ne suivront pas mon exemple, doivent s'attendre à une mort honteuse, en voulant en éviter une glorieuse. » Ils lui répondirent tous, d'une voix unanime, qu'ils étoient prêts à se sacrifier pour la patrie, et retournerent à leur bord.

La flotte hollandoise continua sa route ; jeta l'ancre le 11 de juin au matin entre le canal et la Tamise. Vers neuf heures du matin, les gardes avancées firent connoître, par un signal, qu'elles appercevoient l'ennemi : sur les onze heures, on vit l'armée angloise qui avançoit en ordre de bataille. Ruiter va combattre : il est arrivé au moment où il aspire. Il donne

ses ordres avec ce sang-froid, cette prudence qui annonce alors les héros. Les officiers, les soldats de sa flotte l'admirent et se proposent de vaincre ou de périr: mais la confiance de leur chef est, pour eux, un présage de la victoire. La flotte angloise avançoit toujours. Le lieutenant-amiral Tromp, qui se trouvoit à l'avant-garde, commença le combat vers une heure après midi. Ruiter attaque de son côté avec cette impétuosité qui lui est ordinaire, même naturelle : tous les capitaines suivent son exemple. Les Anglois faisoient faux côté et penchoient extraordinairement à babord par l'impétuosité du vent. Ainsi ils ne pouvoient se servir

de leurs batteries du premier pont, et plusieurs des autres canons plongeoient dans l'eau. Les Hollandois, au contraire, se servoient de toutes leurs batteries et foudroyoient les ennemis. Le combat fut cependant soutenu avec une opiniâtreté et une valeur égale de part et d'autre : on voyoit des mâts, des voiles brisés, des hommes renversés, et le combat continuoit. Sur les quatre heures après midi, on vit une frégate angloise de cinquante canons couler bas, après avoir reçu toute la bordée de Ruiter. Les deux armées combattirent dans la même position jusqu'à cinq heures ; que les Anglois changerent de bord, faisant vent arriere pour éviter les bancs

de Flandre. Alors l'escadre des lieutenans-amiraux Evertsz et de Vries, qui n'avoit pu s'approcher des Anglois, parce qu'elle étoit trop loin au vent, profita de leur mouvement, les attaqua avec une impétuosité incroyable, et coupa quelques-uns de leurs vaisseaux qui étoient si désemparés qu'ils ne pouvoient suivre leur flotte; elle en prit trois.

Cependant le général Monk combattoit avec un courage qui tenoit du désespoir. Il étoit dix heures du soir que les deux armées étoient encore aux prises. Enfin la nuit les obligea de se séparer. On s'occupa de part et d'autre à réparer les vaisseaux qui étoient endommagés, et on se

prépara à recommencer le combat. Le lendemain, dès que le jour parut, Ruiter donna le signal aux lieutenans-généraux et aux capitaines de se rendre à son bord, pour les engager à soutenir le combat qui alloit commencer avec la même vigueur que le premier. Lorsque le soleil fut levé, on découvrit la flotte angloise mouillée à une lieue au vent de celle de Hollande. Elles porterent l'une sur l'autre avec une égale intrépidité ; celle de Hollande courant au nord-ouest, et celle d'Angleterre au sud. Ruiter, en abordant les Anglois, fit revirer au sud, afin de courir le même bord qu'eux. Les Anglois ne chercherent pas l'avantage du vent ; ils arriverent

vent arriere sur lui. Ainsi les deux armées passerent l'une devant l'autre, en faisant un feu terrible : quantité de vaisseaux furent incommodés de part et d'autre dans leurs manœuvres ; et l'on se hâta de les racommoder, lorsque les flottes se furent dépassées. Un calme les retint quelque tems dans l'inaction ; mais, sur les dix heures du matin, un vent frais se leva, et elles gouvernerent encore l'une sur l'autre. A midi, les Hollandois se trouverent si près des Anglois, que Ruiter fit le signal d'aborder : mais il entendit, tout-à-coup, un feu terrible d'artillerie qui partoit de la flotte angloise. Il se douta qu'il y avoit quelques-uns des siens au milieu des enne-

mis, et prit, sur-le-champ, la résolution d'aller les secourir et de percer jusque là avec son escadre : son courage l'y conduisit : il trouva Tromp qui, se livrant à une intrépidité, peut-être imprudente, avoit pénétré, lui cinquieme, jusqu'au milieu des ennemis qui cherchoient à l'accabler, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, si Ruiter ne fût arrivé. Les cinq vaisseaux étoient tout démâtés et tout criblés. La plupart de leurs matelots, de leurs soldats, plusieurs officiers même avoient été tués ; presque tous les autres étoient blessés. Ruiter écarta les Anglois, débarrassa Tromp; ramena les cinq vaisseaux, à l'exception d'un qui avoit été

brûlé ; les quatre autres ne pouvant plus servir, il les fit remorquer au Texel. Toute l'armée hollandoise se rangea auprès de son général ; s'arma de son courage, attaqua les ennemis avec tant d'impétuosité, qu'elle coula bas six de leurs vaisseaux et en brûla un. Dans ce terrible combat, les Anglois dirigeoient tous leurs coups sur Ruiter : son grand mât de hune fut abattu ; tomba dans le vaisseau avec le pavillon et la flamme : il fut en même tems désemparé de tous ses agrêts. Aussi-tôt Ruiter envoya la flamme au bord du lieutenant-amiral Van-Nès, avec ordre de la faire arborer sur son pavillon, et de faire les fonctions de général, jusqu'à ce que son

vaisseau fût rétabli. Alors il se laissa devirer un peu sous le vent de son armée, enjoignant à Van-Nès de porter de nouveau sur l'ennemi avec le gros de la flotte, ce qui fut exécuté avec autant de prudence que de valeur : les Hollandois passerent et repasserent à côté des Anglois, et l'on fit un feu terrible de part et d'autre. Les derniers, voyant les Hollandois prêts à venir encore sur eux, se retirerent à toutes voiles, vers leurs côtes, et la nuit les favorisa dans leur fuite. Pendant ce tems, Ruiter se tenoit sous le vent de son armée, aussi près d'elle qu'il lui étoit possible, et faisoit travailler avec la plus grande diligence à réparer son vaisseau. Les Hollan-

tous les signaux accoutumés pour demander du secours ; mais la frayeur ne permit pas aux Anglois d'aller lui en donner. Il fut dans l'instant environné par une multitude de vaisseaux hollandois : se voyant hors d'état de se défendre, il amena le pavillon.

Ruiter, qui avoit fait radouber son vaisseau autant qu'il étoit possible dans la conjoncture présente, rejoignit sa flotte. Craignant que le *Prince Royal*, dont on venoit de se rendre maître, ne gênât son armée, sans pouvoir lui être utile, il y fit mettre le feu, et envoya le vice-amiral Askue à la Haye.

A peine cette expédition étoit achevée, que les Hollandois apperçurent vingt-cinq vaisseaux anglois

qui venoient du sud-ouest. Ils étoient commandés par le prince Robert qui avoit été détaché avec une escadre vers le canal, pour y rassembler encore quelques vaisseaux de Portsmouth et de Plimouth, et faire ensuite route vers l'ouest, afin d'y attendre et combattre l'armée de France, qui, selon le bruit commun, venoit sous le commandement du duc de Beaufort, et devoit se joindre à celle des Hollandois; mais, ne l'ayant point rencontrée, il venoit au secours de celle d'Angleterre. Si-tôt que les Hollandois l'apperçurent, ils porterent sur lui : il les évita et joignit les débris de l'armée angloise, le 13 de juin au soir, et fort tard. Le général Monk lui

rendit compte de ce qui s'étoit passé dans les deux journées précédentes. Ils décidèrent qu'il falloit combattre encore le lendemain, et que le prince Robert auroit l'avant-garde avec son escadre dont les vaisseaux étoient tout frais. La flotte angloise se trouva composée de soixante-un vaisseaux de guerre ; celle de Hollande l'étoit de soixante-quatre ; mais ils avoient essuyé un combat de deux jours consécutifs, étoient tous fatigués : le reste étoit allé en Hollande pour y conduire les prises et se radouber.

Ruiter, voyant que les Anglois se disposoient à lui livrer un troisieme combat, fit ses préparatifs pour le soutenir : son courage ne

lui permettoit pas de fuir le danger : il espéroit que son exemple exciteroit ses officiers et ses soldats; fit signal de conseil ; exhorta les capitaines à s'acquitter de leur devoir ; prescrivit à chacun l'ordre qu'il devoit suivre. « Les armées navales d'Angleterre et de Hollande, dit-il, sont encore en présence les unes des autres ; les combats que nous venons d'essuyer nous font connoître jusqu'où peuvent aller les efforts des Anglois : il faut leur montrer encore aujourd'hui que nos forces et notre courage ne sont pas épuisés. Nous n'avons plus qu'une action à soutenir contr'eux ; n'y perdons pas la gloire que nous avons acquise dans les deux précédentes. Souve-

nons nous que notre patrie, nos femmes, nos enfans, objets de nos respects et de notre tendresse, attendent de nous leur conservation. Les ennemis auxquels nous avons à faire aujourd'hui sont les mêmes que nous vîmes hier fuir devant nous : armons nous de ce courage qui les épouvanta ; élançons nous sur eux. Enfin il faut vaincre, pour ne pas devenir la proie de barbares ennemis qui nous jetteront dans des prisons où ils nous laisseront périr par la faim, la misere et l'infection. Songeons à nous secourir mutuellement : j'espere qu'avec la protection du ciel, nous remporterons une victoire complette : marchons à l'ennemi. »

Le combat commença le lundi 14 de juin, lendemain de la pentecôte, sur les huit heures du matin, entre le Forland d'Angleterre et les bancs de Flandre, en pleine mer, et à huit lieues de terre. L'armée hollandoise, qui étoit au vent, pénétra par trois endroits différens au milieu des Anglois, et dispersa quelques-uns de leurs vaissseaux. Ruiter revira sur eux, courant au sud; les Anglois mirent le cap sur les Hollandois. Cette manœuvre se fit jusqu'à trois fois : la mêlée devint enfin furieuse, et la victoire resta chancelante pendant le jour entier. Un vice-amiral hollandois nommé Liefde, montoit un vaisseau de soixante piéces de canon,

il se trouva flanc-à-flanc du vice-amiral de l'escadre du prince Robert, qui étoit de quatre-vingt canons de fonte ; il s'en approcha de si près qu'il s'en falloit très-peu que les bouts de leurs vergues prolongées ne se touchassent : ils s'envoyoient continuellement leurs bordées d'en haut et d'en bas ; se désemparerent réciproquement et tuerent une multitude étonnante de gens des deux équipages. Ruiter, à qui rien n'échappoit, vit le danger auquel Liefde étoit exposé ; écarta les vaisseaux ennemis qui l'environnoient lui-même et dirigeoient tous leurs coups sur son vaisseau ; arriva auprès du vice-amiral et le débarrassa. Le combat recommença avec une

fureur égale de part et d'autre : tous les canons des deux flottes tiroient ensemble : le lieu qu'elles occupoient n'étoit qu'un mêlange de feu et de fumée. Ruiter, semblable à un lion dont le carnage irrite la fureur, fait le signal dont il est convenu pour monter à l'abordage. A l'instant, ce héros, Tromp, Meppel, Bankert, de Vries, Van-Nès, Liefde, Evertsz, etc. s'élancent sur les Anglois, les serrent, les mettent en désordre et les forcent de prendre la fuite. Ce fut sur les sept heures du soir, après un combat d'onze heures. Les Hollandois poursuivirent les Anglois avec vivacité; mais un brouillard survint tout-à-coup, força Ruiter de donner

donner le signal du ralliement et de la retraite. Il étoit trop prudent pour exposer ses vaisseaux à s'écarter les uns des autres pendant les ténebres, ou à échouer sur les bancs et sur les hauts fonds qui sont très-communs dans cet endroit. Il conduisit sa flotte au Vielingen. On donna des relations de ces trois combats dans presque toutes le langues, et elles s'accordoienr à faire l'éloge de Ruiter. On y vantoit sa prudence, ses talens et sa valeur. Il avoit disposé son armée dans un si bel ordre, l'avoit postée si avantageusement, que les Anglois firent en vain lés plus grands efforts pour y pénétrer et y mettre le désordre. Il avoit l'œil par-tout ; examinoit tous les

mouvemens et toutes les manœuvres des deux armées : il faisoit toujours à propos les signaux de porter sur l'ennemi, ou de changer de bord. Il ne négligeoit aucune occasion de pénétrer lui-même dans la flotte angloise, ou d'y faire pénétrer les siens, dès qu'il voyoit le moyens de la doubler, ou de couper quelques-uns de ses vaisseaux et de les couler à fond. Si, par un excès de courage, quelque capitaine hollandois s'étoit trop avancé et etoit tombé sous le feu des ennemis, il alloit le dégager avec une intrépidité héroïque; de sorte qu'il régloit les différentes parties de son armée, aussi-bien que le corps : c'étoit enfin lui qui tenoit le gouvernail ; il étoit l'ame

de l'armée et ouvroit le chemin à la victoire. Les Anglois dirigerent contre lui plusieurs brûlots, espérant qu'ils battroient facilement les Hollandois, s'ils réussissoient à faire périr leur général.

On vanta la valeur de Tromp qui bravoit les plus grands périls : il pénétroit au milieu des ennemis avec une vigueur incroyable ; changeoit de bord avec une vîtesse surprenante. Les ennemis n'osoient tenir devant son pavillon, et le voyant souvent arboré à de nouveaux vaisseaux, ils demanderent s'il y avoit cinq ou six Tromps dans l'armée de Hollande. Les autres officiers généraux de l'armée hollandoise firent aussi admirer leur courage. M. le prince de Mo-

naco, le comte de la Guiche et le marquis de la Ferté; qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'étoient rendus à la flotte hollandoise, pour apprendre l'art de la marine sous un maître tel que Ruiter, combattirent ce jour-là sur le bord de ce grand homme, et y donnerent toutes les marques de courage qu'on pouvoit attendre de trois seigneurs de leur naissance. Le comte fut blessé à l'épaule et au bras. Il avoua, lorsque le combat fut fini, que parmi tous les objets terribles qui avoient pu se présenter à son imagination, il n'y avoit rien qui approchât de l'horreur de cette bataille, et qu'il l'avoit trouvée incomparablement plus terrible que toutes celles qui se donnent sur terre.

La victoire coûta beaucoup de sang aux Hollandois : ils perdirent plusieurs officiers généraux, plusieurs capitaines qui donnerent, avant leur mort, les preuves les plus éclatantes de courage, environ huit cents matelots et soldats. Le nombre des blessés montoit à onze cents cinquante. Du côté des Anglois, la perte fut bien plus considérable. Selon les relations des quatre combats, ils eurent six mille hommes tués, parmi lesquels se trouverent le vice-amiral Barcley, et une quantité prodigieuse de capitaines. Les Hollandois amenerent en outre trois mille prisonniers dans leurs ports. Les Anglois perdirent vingt-trois vaisseaux de guerre, dont dix-sept furent brû-

lés ou coulés bas ; les six autres furent pris par les Hollandois.

Si-tôt que la nouvelle de cette éclatante victoire fut arrivée dans les Provinces-Unies, la joie se répandit pas-tout ; on sonna les cloches dans toutes les villes, dans tous les villages : les chefs de la république, les nobles, les bourgeois, les paysans, chantoient tous au même instant les louanges de Ruiter. Les états-généraux ordonnerent de rendre à Dieu des actions de graces dans toutes les églises, et de l'invoquer pour la conservation de Ruiter. Ce jour-là, les travaux furent suspendus dans la Hollande ; chacun se fit une loi de participer à la joie publique. La nuit, on mit des lumie-

res à toutes les fenêtres, et on alluma des feux devant toutes les portes.

Ces réjouissances, les cris d'allegresse qui s'élevoient de toutes parts faisoient un triomphe bien glorieux pour le grand Ruiter. Les poëtes célébrerent à l'envi sa victoire : la renommée la publia bientôt dans tout l'univers, et tous les Princes lui firent faire des complimens par leurs ambassadeurs en Hollande.

Il est incroyable et cependant vrai, que les Anglois se vanterent d'avoir remporté une victoire complette sur les Hollandois ; ils publierent dans leurs papiers que ceux-ci avoient pris la fuite aprés une perte considérable : ils firent plus, ils ordonnerent de chanter

le *Te Deum* dans toutes les églises de Londres et de faire des feux de joie. La politique ordinaire du Gouvernement de cette nation, fut sans doute cause qu'on déguisa la vérité. On avoit besoin de matelots et de subsides.

Les états-généraux furent instruits de ce qui se disoit et se passoit en Angleterre ; mais ils avoient des preuves si convaincantes de la victoire que Ruiter avoit remportée sur l'armée navale de cette nation, que le 15 de juin ils lui écrivirent une lettre conçue en ces termes :

Nous sommes extrêmement satisfaits de votre courage et de votre prudence, qui, avec l'aide du Tout-Puissant, vous ont fait remporter

une victoire complette sur nos ennemis. Nous aurions souhaité que vous eussiez laissé la flotte en mer, ou au moins une partie, pendant vingt-quatre heures après le combat, pour marque d'une entiere victoire. Ruiter leur répondit qu'il l'auroit fait ; mais que les vaisseaux étoient en trop mauvais état, et les équipages trop fatigués pour tenir la mer ; que d'ailleurs il manquoit de munitions et principalement de poudre. Ces raisons parurent plausibles et on approuva sa conduite.

Le second jour après que l'armée fut rentrée au Wielingen, les états de Zélande inviterent Ruiter à dîner à Middelbourg, où on lui fit tous les honneurs qu'on crut devoir à un homme

qui soûtenoit avec tant d'éclat la gloire de la nation. Les états-généraux lui envoyerent trois tonnes d'or, ou trois cents mille livres, monnoie de France, pour donner aux officiers et aux soldats les récompenses qu'il avoit promises, et en laisserent la distribution à sa prudence. Il étoit retourné au Wielingen pour faire réparer les vaisseaux le plus promptement qu'il seroit possible; il restoit nuit et jour sur le port; excitoit les ouvriers, en mettant souvent la main à l'ouvrage; leur promettoit et leur donnoit des récompenses; l'intérêt de la Patrie étoit son unique objet. Il rioit, en voyant les autres officiers aller à la Haye, à Amster-

dam, chercher et, pour ainsi dire, demander des éloges : c'étoit assez pour lui de les avoir mérités.

Il fit travailler avec tant de diligence, qu'en très-peu de tems tous les vaisseaux furent réparés. On lui envoya ceux qu'on avoit fait construie dans différens ports, et la flotte se trouva composée de quatre-vingt vaisseaux et de huit brûlots : elle fut encore augmentée par la suite. Les états-généraux, voulant lui donner une preuve de leur confiance, lui envoyerent carte blanche, et il mit à la voile le 4 de juillet, dix-neuf jours après son entrée dans le port. Il avoit intention d'aller jusque dans la Tamise, pour surprendre les ennemis ; mais les

pilotes n'oserent se charger de conduire une armée si considérable dans une riviere qu'ils ne connoissoient pas, et le lieutenant-amiral-général fut obligé de changer de projet. D'ailleurs le vent lui devint si contraire, qu'il ne put rien entreprendre pendant neuf jours. Voyant qu'il devenoit un peu plus favorable, il résolut de faire une descente en Angleterre; mais il trouva les côtes si bien gardées, qu'il crut que ce seroit une imprudence de la tenter.

Les Anglois, étonnés de voir que les Hollandois s'étoient mis si promptement en état de venir les braver jusque sur leurs côtes, firent toute la diligence possible pour équiper leur flotte et la mettre

mettre en état de sortir. Ruiter en fut informé, et se doutant qu'il seroit bientôt obligé de leur livrer bataille, il ne voulut pas rester entre les bancs qui sont répandus sur ces parages; fit le signal d'avancer en pleine mer. La flotte hollandoise se disposoit à lui obéir, lorsque quatre seigneurs françois se rendirent dans une barque, au bord de Ruiter; lui présenterent des recommandations de la part du comte de Charost, gouverneur de Calais, et le prierent de permettre qu'ils se trouvassent au premier combat naval qu'il livreroit. Ces trois seigneurs étoient le chevalier de Lorraine, second fils de Henri de Lorraine, comte de Harcourt,

grand écuyer de France, et gouverneur d'Anjou, jeune homme âgé de vingt-trois ans ; Armand du Cambout, ou le chevalier de Coaslin, fils de César du Cambout, marquis de Coaslin, colonel des suisses, et de Magdeleine, fille de Pierre Seguier, Chancelier de France et duc de Villemore ; le Chevalier de Cavoi et le baron de Busca. Ruiter, qui avoit trop de monde à son bord, ne put les y garder avec leur suite : il les pria d'aller sur le vaisseau nommé l'*Utrecht*, l'un de ses matelots, parce qu'ils y seroient plus commodément ; leur assurant qu'ils pourroient passer sur le sien, lorsque le combat commenceroit. Au reste il admira le courage de

ces jeunes seigneurs qui venoient pour se trouver à une bataille qui ne pouvoit manquer d'être fort sanglante.

La flotte hollandoise exécuta les ordres de Ruiter ; se mit en pleine mer, pour y attendre celle des Anglois, qui étoit forte de quatre-vingt-dix vaisseaux et de dix-neuf brûlots : elle ne descendit cependant la Tamise que le 29 de juillet. Ce retard prouva que les Anglois avoient été plus maltraités que les Hollandois, puisqu'il leur falloit plus de tems pour se remettre en mer.

Le lendemain 30 de juillet, Ruiter fit le signal de conseil. Il dit aux officiers : « Pour vous engager à défendre votre patrie,

le secours du langage est inutile ; braves Hollandois, vos victoires passées vous ont conduits ici ; c'est pour y acquérir une nouvelle gloire : votre courage seul vous suffit : voilà l'ennemi, allons à la victoire ». Le 4 août, la flotte angloise avança sur celle des Hollandois en ordre de bataille : elle étoit commandée par le général Monk, duc d'Albermale, et par le prince Robert. Les deux armées se rencontrerent sur le midi et se livrerent combat à l'instant. Le calme ayant empêché une partie des vaisseaux hollandois de joindre le gros de l'armée, Ruiter, qui étoit trop avancé pour reculer, fut obligé de soûtenir l'effort de toute la flotte angloise

avec la moitié de la sienne. Il espéroit que Tromp et les autres officiers généraux se hâteroient de le joindre, mais ils avoient cargué leurs voiles et s'arrêterent à deux lieues de sa division. Le lieutenant-amiral Evertz l'avoit suivi avec la sienne qui formoit l'avant-garde de la flotte hollandoise ; mais il se trouva trop de l'avant : les Anglois pénétrerent au milieu des deux escadres et les diviserent. Les quatre seigneurs françois qui étoient passés sur le bord de Ruiter pour combattre sous ses yeux, firent attention à la conduite de Tromp et demanderent ce que cela vouloit dire : mais on ne put leur donner une réponse satisfaisante. Ruiter fut

environné d'une multitude de vaisseaux ennemis qui dirigeoient tous, en même-tems, leurs coups sur le sien. Dans ce danger il montra toute la grandeur de son courage : secondé par un très-petit nombre des siens, il fit un feu si terrible qu'il força les Anglois de s'écarter. Lorsque la fumée qui l'environnoit fut dissipée, il apperçut que l'escadre de Zélande et de Frise, conduite par le lieutenant-amiral Evertsz, et qui formoit l'avant-garde de la flotte hollandoise, prenoit la fuite : il fit tirer plusieurs coups de gros canon pour la rappeller ; mais ce fut en vain. Monk, voyant ce qui se passoit, revint avec impétuosité sur Ruiter et dans l'espérance de l'en-

lever : mais ce héros excita, par son exemple, ceux qui étoient restés autour de lui, soûtint les efforts de l'ennemi et le força encore de reculer. Pendant que Ruiter déployoit ainsi son courage contre Monk, le brave Van-Nès soutenoit un combat terrible contre le vice-amiral de l'escadre rouge des Anglois.

Ruiter, voyant que le reste de sa flotte ne venoit pas à son secours, sentit qu'il lui étoit impossible de résister plus long-tems : ses vaisseaux étoient presque tout désemparés ; on ne pouvoit, pour ainsi dire, plus servir le canon, à cause de la quantité de morts et de blessés qui étoient sur ses vaisseaux : il commença à faire retraite à peti-

tes voiles. Se voyant donc forcé de se battre en retraite, il courut peu-à-peu vers le sud, mais, sans avancer beaucoup, parce qu'il espéroit que Tromp viendroit à la faveur de la brume, le joindre avec sa division, et qu'ils retourneroient ensemble au combat. La fumée qui l'environnoit s'étant dissipée, il apperçut Tromp à trois lieues de lui au nord-ouest, qui combattoit contre l'escadre bleue angloise. Le soir il joignit l'escadre de Zélande et de Frise, qui étoit commandée, comme nous l'avons dit plus haut, par le lieutenant-amiral Evertz, et s'étoit retirée du combat. On lui apprit que les principaux officiers, tels qu'Evertsz et Hides de Vries, Koenders,

etc. avoient été tués après un combat terrible ; que deux vaisseaux de cette escadre avoient été brûlés ; que les Anglois en avoient coulé un bas ; qu'enfin la mort d'Evertsz et de Vries avoit jeté une telle consternation dans l'escadre, qu'elle avoit pris chasse, sans faire attention aux signaux du lieutenant-amiral-général. Ceux qui avoient le plus d'expérience dans la marine, assurerent que le grand calme avoit retenu les Hollandois trop écartés les uns des autres, et empêché d'avancer en même-tems sur l'ennemi ; leur avoit enfin ravi la victoire.

Deux jours après Ruiter sut ce qui s'étoit passé dans l'escadre de Tromp. Lorsque le lieutenant-ami-

Tromp rendoit tous ses efforts inutiles. Cependant son vaisseau avoit été perçé de toutes parts et pouvoit à peine tenir la mer : il y avoit cinq pieds d'eau et presque toutes ses poudres étoient mouillées ; son grand mât avoit été percé en sept endroits, et le calme qui avoit duré pendant presque tout le combat l'avoit empêché de changer de bord. On avoit travaillé avec tant d'ardeur et de promptitude, qu'on étoit parvenu à arrêter les voies d'eau. Enfin l'escadre angloise avoit pris la fuite, et Tromp l'avoit poursuivie pendant toute la nuit, sans s'occuper du lieutenant-amiral-général, ce qui fut blâmé par plusieurs officiers.

Ruiter continua à faire retraite

pendant toute la nuit, et faisoit réparer son vaisseau autant que sa situation pouvoit le permettre. Les ennemis le suivirent de si près, qu'on pouvoit se parler d'un bord à l'autre. Van-Nès ne le quitta pas, et fit comme lui réparer son vaisseau pendant la marche.

A la pointe du jour, Ruiter fit monter au mât de hune, pour voir où étoit son arriere-garde: on lui dit qu'on ne la voyoit pas et que les ennemis le suivoient toujours. Il appella son gendre Jean de Witte, qui étoit capitaine de soixante soldats; lui dit de leur ordonner de laisser leurs mousquets sur le pont, et d'aller au canon remplacer les matelots morts ou blessés.

Les Anglois tenoient alors Ruiter environné

environné de presque tous les côtés. La plus grande partie étoit rangée autour de lui en forme de croissant, au vent, sous le vent, à son arriere, et il étoit presque seul. Les Anglois firent un feu terrible sur lui : les boulets et les balles tomboient sur son vaisseau comme la grêle. Les nouvelles voiles qu'il avoit enverguées furent à l'instant mises en pieces. Il se trouva enfin dans une situation si terrible, qu'il crut que toute la flotte hollandoise étoit perdue, et qu'il n'y avoit plus aucun espoir pour lui ni pour ceux qui l'accompagnoient. Il fit venir à son bord le brave Van-Nès, lui demanda en quel état il étoit. Van-Nès lui répondit : *Je ne suis pas trop bien ;*

mon vaisseau est presque désemparé : ce qui me reste d'hommes est ou blessé ou accablé de fatigue. Ils passerent tous deux dans la dunette, pour conférer ensemble. Ruiter reprit : *Nous voici au milieu des ennemis avec sept ou huit vaisseaux seulement et tous en mauvais état ; que ferons-nous ?* Van-Nès lui répondit : *Il faut toujours nous battre en retraite. C'est bien mon intention*, repliqua Ruiter, *car nous n'avons pas des forces suffisantes pour tenir contre un si grand nombre d'ennemis. Que notre position est déplorable ! je voudrois être mort. Je voudrois l'être aussi*, dit Van-Nès ; *mais la mort ne vient pas quand on la desire.* Il n'est pas étonnant que deux aussi braves capitaines que

Ruiter et Van-Nès desirassent la mort dans l'état déplorable où ils se trouvoient. Ils se voyoient abandonnés de tout leur monde, près d'être battus et faits prisonniers par des ennemis qu'ils avoient vaincus et mis en fuite peu de tems auparavant. Ils sortirent de la dunette, et Van-Nès lui dit adieu : en se quittant, ils se promirent mutuellement de ne pas s'abandonner, de périr ou de se dégager ensemble.

Les Anglois n'osoient aborder; mais ils continuoient à tirer avec une promptitude incroyable. Au moment où Ruiter et Van-Nès venoient de sortir de la dunette, un boulet y passa et emporta le siege sur lequel ils s'étoient assis.

Lorsque Van-Nès fut repassé à son bord, il fit tous ses efforts pour rester à l'arriere du général, et repousser les ennemis. Alors les Anglois virerent en canonant de leurs pieces de chasse sur la petite escadre hollandoise qui leur répondit de l'arriere avec la plus grande vigueur, en courant au sud-est, et quart-au-sud, afin d'avancer plus vîte; car, se sauver dans un si pressant danger, c'étoit vaincre. Monk chassoit sur Ruiter avec une ardeur incroyable : il brûloit du desir de le prendre et d'emmener ce héros en Angleterre : il l'espéroit même et se repaissoit déja de la gloire dont il seroit couvert. Pour y réussir, il chercha tous les moyens possibles de mettre le

Feu au vaisseau de Ruiter; envoya dessus plusieurs brûlots: un entr'autres s'en approcha si près qu'on crut qu'il seroit impossible de l'empêcher d'aborder et de jeter les grapins. Ruiter, qui conservoit son sang froid même dans les plus grands dangers, fit promptement armer quatre chaloupes, distribua dessus quarante-huit hommes dont la valeur et l'adresse lui étoient connues. Les quatre seigneurs françois voulant signaler leur courage, s'élancerent sur une des chaloupes. Cependant le brûlot avançoit et étoit si bien dirigé qu'il se trouva tout près du vaisseau de Ruiter. Alors ce grand homme fit promptement pousser la barre de son gouvernail tout-à-

fait sous le vent et brasser les voiles à stribord : par cette manœuvre, le brûlot lui demeura de l'arriere et ne put l'aborder. En même-tems Ruiter lui envoya sa bordée, et ordonna aux quatre chaloupes de partir et d'aller sur lui. Elles avancerent avec intrépidité, firent un feu terrible de mousqueterie : les Anglois effrayés mirent si promptement le feu à leur brûlot, qu'un de leurs vaisseaux de soixante-dix pieces de canon, qui l'avoit conduit et se trouvoit très-près de lui, pensa être brûlé. L'équipage du brûlot se sauva en partie dans la chaloupe, en partie à la nage. Le vaisseau de soixante-dix pieces de canon s'approcha, en fuyant, très-près de

Van-Nès qui le maltraita beaucoup. Les seigneurs françois qui étoient dans une des chaloupes vouloient aller à lui et tenter de le prendre ; mais Ruiter ne voulut pas qu'ils s'exposassent à un si grand danger : il fit rappeler les chaloupes et leur défendit de hasarder ainsi leur vie. Le général Monk, voyant qu'il n'avoit pas réussi comme il l'espéroit, chercha à couler bas le vaisseau du général hollandois : il fit passer à ses côtés un nombre considérable de ses vaisseaux, y passa lui-même, et tous lui envoyerent leurs bordées : le feu que Ruiter essuya dans ce moment fut si terrible qu'il sembloit que son vaisseau alloit voler par éclats. Il étoit,

pour ainsi dire, au-dessus des forces humaines de supporter un assaut si terrible. Le courage de Ruiter qui avoit toujours bravé les dangers, chancela dans ce moment. Il s'écria devant son gendre de Witte : *O Dieu ! faut-il que je sois si malheureux ! Entre tant de boulets, n'y en aura-t-il point un qui m'emporte ?* De Wite lui dit : *Quoi ! mon pere, vous vous livrez ainsi au désespoir ? Ne s'agit-il donc plus que de mourir ! Hé bien, il faut revirer et aller combattre au milieu des ennemis, jusqu'à ce que le désespoir nous ait fait trouver la mort.* Alors ce héros, revenant à lui-même, repliqua : *Si j'agissois ainsi, tout seroit perdu : mais si je puis me conserver avec ces vais-*

seaux et les tirer du péril, on pourra revenir encore au combat. Il continua de se défendre avec le petit nombre de vaisseaux qui l'accompagnoient. Comme il commençoit à approcher des bancs, le général Monk fit un signal auquel tous les Anglois revirerent de fil, parce qu'il sentoit qu'il y auroit du danger à continuer de poursuivre les Hollandois. Dans le même tems, Ruiter apperçut trois de ses navires, qui, la nuit précédente, avoient monté trop au vent de lui, et vit plusieurs vaisseaux anglois qui cherchoient à les couper. Il se hâta de faire venir à son bord tous les officiers généraux et les capitaines qui se trouverent proche de lui; leur ordonna de ras-

sembler les vaisseaux et les frégates qui avoient le moins souffert ; de les ranger sous les ordres du vice - amiral Bankert ; d'aller avec deux brûlots soutenir les vaisseaux qui s'étoient écartés et qui revenoient au Wielingen où étoit le rendez-vous. Aussitôt Bankert partit pour aller joindre les trois vaisseaux hollandois qui avoient été séparés et qui revenoient joindre la flotte. Alors les Anglois revirerent et abandonnerent les trois vaisseaux. Ruiter continua sa route et mouilla le même jour devant la passe du Doorlo. Sur le soir les seigneurs françois passerent dans une galiotte ; se rendirent à Calais et peu après à Paris. Le jour sui-

vant, qui étoit le 6 d'août, Ruiter envoya aux états-généraux le détail de tout ce qui s'étoit passé dans le combat; se rendit ensuite au Wielingen.

Il fut fort étonné de ne point y apprendre des nouvelles de Tromp ni de son escadre. Ce lieutenant-amiral, ayant poursuivi toute la nuit l'escadre bleue angloise, se trouva le lendemain proche du Galper, et s'approcha des côtes d'Angleterre, où il continua de poursuivre l'escadre ennemie; mais, voyant qu'elle ne vouloit point s'engager au combat, il revira au sud pour aller rejoindre son général. A cette manœuvre, les Anglois changerent de bord et le suivirent de loin, jusqu'au soir. Alors

Tromp découvrit le gros de leur armée qui montoit au vent en louvoyant, et ne voyoit aucun vaisseau hollandois. Peu avant la nuit, il apperçut cependant celui du lieutenant-amiral de Vries qui n'avoit ni pavillon ni perroquet, d'où il conclut que l'avantage n'avoit pas été du côté des Hollandois. Il continua sa route; arriva le 6 d'août au matin devant le Wielingen, et entra après midi dans le Landts-Diep, avec toute son escadre et le vaisseau du lieutenant-amiral de Vries, qui, comme nous l'avons dit, étoit fort maltraité.

Ruiter passa dans le même tems entre Dieshoek et Flessingue. Les vaisseaux qui étoient restés avec lui

lui et ceux qu'il avoit ralliés, le suivirent. Il ordonna aux officiers généraux et aux capitaines de dresser un mémoire de tout ce qui leur étoit nécessaire, afin qu'il le fît fournir. Il fit la revue de son équipage; trouva qu'il y avoit à son bord trente hommes tués et trente-huit dangereusement blessés. Ce nombre étoit beaucoup au-dessous de celui qu'on lui avoit annoncé pendant le combat, parce qu'un grand nombre de matelots s'étoient cachés pour éviter le danger, et que la faim les forçoit de paroître. Ruiter instruit de cette lâcheté, promit un mois de gages pour récompense à ceux qui déceleroient les coupables; mais le nombre en étoit si considérable,

que ceux qui les connoissoient ; n'oserent les dénoncer.

Les états-généraux envoyerent des députés au Wielingen pour marquer à Ruiter qu'ils approuvoient sa conduite, et le remercier, de leur part, d'avoir sauvé l'armée de la république. Il est étonnant que dans ce terrible combat où il semhloit que son escadre devoit être entiérement détruite, il ne perdit pas un seul vaisseau, et que les Anglois en eurent deux coulés à fond et deux brûlés. Tous les officiers de mer disoient d'une voix unanime, qu'il n'avoit jamais acquis autant de gloire que dans cette retraite. Louis XIV manda au comte d'Estrade, son ambassadeur à la Haye, que

les gentils-hommes françois qui avoient été présens à la bataille, assuroient que Ruiter avoit fait des choses de cœur et de tête qui passoient les forces humaines, estimant plus sa retraite que s'il avoit remporté la victoire; qu'il avoit résisté avec sept vaisseaux, à vingt-deux des plus forts d'Angleterre, et aux deux amiraux. Van-Buningen, ambassadeur des états-généraux à la cour de France, manda à Guillaume Nieuport, secretaire des états, que les éloges de Ruiter retentissoient dans toute la France.

Cependant Ruiter s'occupoit du soin de faire équiper les vaisseaux, et de les pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire. Il fit porter les blessés dans les hôpitaux; permit

à ceux qui avoient échappé au feu des ennemis d'aller, par quart, se rafraîchir à terre; mais il leur ordonna de n'y rester que trois jours, sous peine de punition exemplaire: Il fit radouber les vaisseaux qui avoient été endommagés, assembla ensuite le conseil de guerre pour juger ceux qu'on accusoit d'avoir manqué à leur devoir pendant le dernier combat. Un capitaine fut cassé et déclaré incapable de servir : plusieurs matelots furent pendus ; d'autres eurent la cale. Pendant que Ruiter étoit occupé à rendre à sa patrie tous les services qui dépendoient de lui, il eut la douleur de voir mourir Anne de Ruiter la plus jeune de ses filles, qui fut attaquée d'une

maladie contagieuse. Sa mere l'avoit amenée au Wielingen pour voir son pere. Elle n'avoit qu'onze ans ; mais elle annonçoit beaucoup d'esprit, avoit un caractere fort doux et une figure très-agréable. Il trouva sa consolation dans sa piété ; se soumit aux volontés de la Providence.

Les états, ayant été instruits par plusieurs officiers, de la conduite de Tromp dans le dernier combat, en demanderent à Ruiter un compte exact. Il ne put se dispenser de leur faire connoître ses sujets de mécontentement contre cet officier général. Il leur marqua qu'il avoit mis trop tard à la voile, pour aller aux ennemis, et qu'il étoit resté un tems considérable séparé

du pavillon. Tromp, ayant été informé de ce que Ruiter avoit écrit contre lui, chercha à se justifier et à rejeter sur Ruiter même la faute de l'échec que la flotte hollandoise avoit reçu : il se servit dans sa lettre de termes peu mesurés à l'égard du général. Après y avoir fait un détail circonstancié de ce qui s'étoit passé à sa connoissance dans le dernier combat, il ajouta : « Après ces services et tous les autres que j'ai rendus avec tant de fidélité, il est bien affligeant pour moi de me voir traduit comme un scélérat, et accusé d'être la cause de la défaite de l'armée, par la seule jalousie du lieutenant-amiral Ruiter. Il ne me pardonne pas d'avoir eu de

l'avantage sur les ennemis, avec des forces inférieures à celles avec lesquelles il a été battu. Si je ne reçois pas réparation d'un tel outrage, j'avoue que je ne me sens pas capable de servir plus longtems; car, si l'on trouve que je ne me suis pas bien comporté dans cette occasion, je ne puis jamais espérer que l'on sera content de moi. D'ailleurs, dans la situation où sont les affaires, on ne doit pas employer des scélérats. Il faut avoir recours à des sages, des prudens, des magnanimes héros qui ne craignent pas de se sacrifier pour leur patrie et leur réputation: mais j'ai, jusqu'à présent, par la grace de Dieu, si bien conservé la mienne, que je ne crois pas

que ni l'amiral Ruiter, ni aucun autre homme qui soit au monde puisse me la ravir. D'ailleurs la conduite qu'on tient aujourd'hui annonce qu'on ne doit plus attendre qu'une extrême confusion dans l'armée; et il est à craindre que les officiers et les matelots ne se coupent la gorge, quand ils seront à terre. A Dieu ne plaise que cela arrive. »

Les états-généraux décidèrent qu'après tant de marques d'animosité de la part du lieutenant-amiral Tromp contre le lieutenant-amiral-général Ruiter, général de l'armée navale de l'état, on ne pouvoit laisser ces deux officiers ensemble, chacun dans son emploi, sans exposer l'armée et conséquemment

l'état à un danger extrême, par les dissentions et les désordres qu'on avoit lieu de craindre et qui ne pouvoient manquer d'arriver. Ainsi il fût arrêté et résolu que la commission de lieutenant-amiral de Hollande et d'Ouest-Frise; sous le college de l'amirauté d'amsterdam, donnée audit Tromp par provision, seroit révoquée, comme de fait, elle l'étoit par ces présentes; et qu'en conséquence il seroit incessamment pourvu à faire remplir sa place par un autre officier de mérite; et, qu'afin que le tout se fît dans l'ordre et de la meilleure maniere qu'il seroit possible, on tâcheroit, d'engager leurs nobles et grandes puissances à faire en sorte, avec la généralité, que

le susdit Tromp, étant mandé par leurs hautes puissances partît à lettre vue, et se rendît au plutôt à la Haye où sa révocation lui seroit dénoncée dans les formes.

Sur le mandement des états-généraux, Tromp se rendit à la Haye le 23 du mois d'août 1666; et, ayant eu avis de ce qui se passoit, il alla trouver le pensionnaire de Wit, le pria de lui dire pourquoi il étoit mandé par les états-généraux; et, sentant que sa trop grande vivacité pourroit avoir des suites fâcheuses, il ajouta : *Je suis tout prêt à donner satisfaction au sieur de Ruiter, et à reconnoître publiquement ma faute, tant à son égard qu'à celui des souverains. Si on ne me juge plus digne de com-*

manier une escadre, je me contenterai d'une seconde place. Dans la conjoncture où ma patrie se trouve, je ne peux me résoudre à rester tranquille. J'irai, s'il le faut, servir en qualité de simple capitaine, et prouver que je suis un homme de cœur et d'honneur.

Le pensionnaire alla le 24 août à l'assemblée des états; y rendit compte de la conversation qu'il avoit eue avec Tromp, et des offres que celui-ci faisoit; mais on sentit que l'intérêt de l'état demandoit un exemple : on n'eut point d'égard aux protections; on n'écouta point les sollicitations; on décida que Tromp seroit déposé; qu'on lui en feroit la déclaration dans les formes, avec dé-

fense de sortir de la Haye jusqu'à nouvel ordre, et d'écrire à qui que ce soit, sous peine d'être puni comme rebelle. Cette résolution étant prise, on envoya ordre à Tromp de venir à l'assemblée, où le pensionnaire de Wit lui tint ce langage : « Les états-généraux ont jugé à propos de révoquer la commission qu'ils vous ont ci-devant donnée pour être leur lieutenant-amiral sous le college d'Amsterdam, et vous ordonnent de me remettre votre commission. » Tromp resta dans le silence de la consternation : ayant ensuite repris ses sens, il dit qu'il recevoit, avec une obéissance respectueuse, les ordres des états ; qu'il les remercioit de l'honneur qu'ils lui avoient fait.

fait. Il promit de rester à la Haye, de n'écrire à personne, et pria qu'on lui permît, au bout de cinq ou six jours qu'il seroit resté à la Haye, d'aller dans ses terres qui étoient à Gravelandt, et qu'on lui accordât un congé par écrit, où il plairoit aux états de déclarer, qu'il n'avoit pas été révoqué pour cause de malversation dans sa charge, mais que d'autres considérations avoient engagé leurs hautes puissances à en agir ainsi. On délibéra sur ses demandes, et on finit par les lui accorder. Ainsi Tromp, malgré ses talens fut sacrifié à Ruiter, parce qu'on regardoit ceux de Ruiter comme supérieurs aux siens.

En vain, Tromp et ses parti-

sans avoient cherché à ternir la gloire de Ruiter ; ses actions triomphoient de la calomnie, publioient ses louages et sa gloire dans toute l'Europe. Le 29 du mois d'août on l'engagea à aller à terre : il y trouva M. d'Estrades, ambassadeur de France, accompagné du marquis de Bellefonds. Ils tinrent conseil avec les députés de leurs hautes puissances au sujet de la jonction de l'armée navale de Hollande, et de celle de France qui devoit être commandée par le duc de Beaufort, et se rendre, dans peu, à la Rochelle. Le même jour, Ruiter reçut des mains du comte d'Estrades, en présence du marquis de Bellefonds, au nom et de la part du roi de France,

l'ordre de Saint-Michel, avec le portrait de ce monarque en or émaillé, et enrichi de diamans; présent qui annonçoit à ce grand homme le cas que sa majesté faisoit de sa valeur héroïque. M. d'Estrades lui présenta en outre une chaîne d'or avec une médaille où étoit le buste du roi, et au revers un soleil éclairant le monde, avec cette légende : *Nec pluribus impar.* Ces présens étoient accompagnés d'une lettre de la part de sa majesté au lieutenant-amiral-général, que le même ambassadeur lui remit. Voici ce qu'elle contenoit :

M. de Ruiter, ayant résolu de vous honorer de mon ordre de Saint-Michel, j'en envoie présentement le colier au sieur comte d'Estrades,

mon ambassadeur extraordinaire en Hollande, avec le pouvoir et l'instruction qui sont nécessaires pour vous le donner de ma part ; et, comme, en cela, vous recevez un témoignage bien particulier de l'estime que j'ai pour votre mérite, je m'assure que, de votre part, on ne verra rien qui ne réponde aux assurances qui m'ont été données de votre affection pour le bien de mon état, et pour l'accroissement des avantages dudit ordre. La présente n'étant sur-tout autre sujet, je prierai Dieu qu'il vous ait, M. de Ruiter, en sa sainte garde. Ecrit à Vincennes, le vingt-deuxieme jour d'août 1666. Signé, LOUIS. Et plus bas, DE LIONNE.

Le marquis de Bellefonds dit

à Ruiter que le roi désiroit d'avoir son portrait, pour le placer dans un de ses appartemens. Ruiter remercia sa majesté des bontés dont elle l'honoroit, par une lettre qu'il envoya à Van-Buningen pour lui remettre.

Cependant on travailloit, avec toute la diligence possible, pour réparer les vaisseaux qui avoient été maltraités; pour équiper ceux qui avoient été nouvellement construits. Enfin la flotte se trouva en état de mettre à la mer le 5 de septembre, précisément un mois après qu'elle fut rentrée. Elle étoit forte de quatre-vingt-dix navires et de vingt-sept brûlots. Ruiter la divisa en trois escadres, et régla l'ordre qu'il faudroit tenir en cas

qu'on fût obligé de combattre. Il chercha, pendant plusieurs jours, les Anglois; mais ils fuyoient sitôt qu'ils l'appercevoient. Un jour qu'il avoit trouvé le moyen de s'approcher d'eux, il lui arriva un accident qui pensa lui être funeste. Il aida aux canonniers à pointer quelques pieces de canon sur un brûlot ennemi; comme on étoit près d'y mettre le feu, le vent porta sur lui un morceau de mêche allumée. Il entra dans sa bouche, passa dans sa gorge et le fit beaucoup vomir. Il lui prit une fievre très-violente qui le mit, pendant long-tems, hors d'état de commander l'armée. Le roi de France, qui, comme nous l'avons dit, avoit conçu pour Ruiter une véritable

estime, lui envoya deux de ses médecins, si-tôt qu'il fut informé de son accident. Ce grand monarque lui en donna, dans le même tems, une preuve encore plus éclatante. Louis XIV s'étoit fait une loi de ne jamais pardonner les duels, et les avoit défendus sous des peines très-séveres. Le Baron de Busca avoit eu le malheur de contrevenir à ses ordonnances, et été, par conséquent, obligé de sortir du royaume. Il s'étoit retiré en Hollande, servoit sous Ruiter; s'étoit acquis l'estime et l'amitié de ce héros par ses qualités civiles et militaires : Ruiter osa demander sa grace, et Louis XIV convint avec lui-même qu'on doit faire des choses extraordinaires

pour un homme extraordinaire ; il lui fit cette réponse : *Ruiter, quand un homme tel que vous demande une grace, on ne peut le refuser : je vous l'accorde. J'ai même du plaisir à vous prouver le cas que je fais de vous. Le comte de la Feuillade vous remettra cette réponse.* Le baron de Busca retourna en France et fut rétabli dans ses dignités. Ce trait historique fait l'éloge de trois grands hommes à-la-fois ; du baron de Busca qui avoit mérité la protection de Ruiter ; de Ruiter qui protégeoit le mérite ; de Louis XIV qui faisoit éclater sa grandeur d'ame et sa clémence en même-tems.

Cependant la maladie de Ruiter augmentoit ; la fievre le tourmen-

toit au point qu'il fut obligé de quitter la mer et de se rendre à Amsterdam au milieu de sa famille, vers le commencement du mois d'octobre 1666. Le commandement de la flotte fut confié à Van-Nès qu'on regardoit comme seul capable de remplacer Ruiter : il passa à son bord ; mais, voyant qu'on ne rencontroit point l'armée angloise qui évitoit toujours celle de Hollande, et le tems n'étant plus propre pour la navigation, on fit rentrer la flotte dans les différens ports des états, et on prit toutes les précautions nécessaires pour la remettre en mer au printems suivant.

Ruiter, sentant qu'il recouvroit la santé, que ses forces se réta-

blissoient, manda aux états de Hollande qu'il espéroit que, dans peu de jours, il seroit en état d'aller leur rendre ses hommages et recevoir leurs ordres. Il parut en public le 5 de décembre pour aller remercier la divinité de la grace qu'elle lui accordoit en lui rendant la santé. Il eut la satisfaction de voir qu'il étoit généralement aimé et estimé : le peuple se rendoit en foule sur son passage, et chacun, comme à l'envi, faisoit éclater sa joie de voir un homme si utile à la république. Les états lui marquerent que c'étoit avec bien de la joie qu'ils avoient appris le rétablissement de sa santé ; se promettant que l'état pourroit encore jouir long-tems de

ses services qui étoient si agréables et si utiles au public. Les différens colleges des amirautés mirent de la rivalité à lui marquer leur estime par des présens. Celui d'Amsterdam lui envoya un sabre avec une poignée d'or massif et un fourreau de chagrin. Il reçut de celui de Roterdam une aiguiere de vermeil ; de celui de Zélande un Atlas magnifiquement relié. Les conseillers de l'amirauté firent mettre son portrait dans la chambre du conseil, comme d'un héros qui devoit être le modele des officiers de la marine.

On s'occupa pendant la fin de l'année 1666, et le commencement de 1667, dans tous les ports

de la Hollande à réparer les vaisseaux, et à équiper une flotte formidable pour la campagne prochaine : les états-généraux décidèrent qu'il falloit en confier le commandement à Ruiter. Lorsque tout fut préparé, on se disposa à mettre à la mer le 6 de juin 1667. Ruiter proposa à son fils, le chevalier Engel de Ruiter, et à son beau-fils, Jean Paulusz Van-Gelder, de rester à Amsterdam pendant la campagne, ou d'aller voyager dans le pays étranger ; mais ils lui firent des instances si pressantes, qu'il consentit à les emmener. Engel fut fait capitaine-lieutenant du vaisseau la *Hollande*, de quatre-vingt pieces de canon ; et Paulusz fut aussi fait capitaine d'un

d'un vaisseau de quarante-quatre canons.

L'armée navale de Hollande se trouvant forte de soixante-onze navires, Ruiter la divisa en trois escadres. Le 14 de juin elle se trouva à six lieues du rivage d'Angleterre, devant l'embouchure de la Tamise. Le général fit remonter la riviere par deux vaisseaux pour connoître en quel état étoient les ennemis, et les fit appuyer par dix autres navires et deux brûlots. Ce détachement avança jusqu'à la riviere de Medwei qui se décharge dans la Tamise; y entra, mit à terre huit cents soldats qui attaquerent et prirent le fort Seerness, ou Charnesse, qui défend cette riviere. Ils y

trouverent quinze canons de fer de dix-huit livres de balles, beaucoup de grands mâts de vergues, de mâts de hune, quantité de munitions de guerre, des bariques de poudre, des tonneaux de brai et de goudron. Les Hollandois raserent le fort et enleverent toutes les munitions. Ils avancerent sur le Medwei; briserent une chaîne de fer que les Anglois y avoient tendue; franchirent plusieurs vaisseaux qu'on avoit fait enfoncer dans la riviere pour leur boucher le passage; monterent jusqu'à Chattam, où ils prirent plusieurs vaisseaux de la premiere force, tels que le *Royal Charles*, de cent canons; le *Jonathan*, de quatre-vingt-dix; en brûlerent une quantité considérable, et dé-

truisirent, en grande partie, les forces d'Angleterre. Cette expédition fut commencée le 23 de juin 1667 au matin, et achevée à trois heures après midi. Le duc d'Yorck et le général Monk eurent la douleur d'en être témoins : le jour précédent ils avoient été à bord de plusieurs de ces navires qu'ils virent prendre ou brûler ; et, lorsqu'on avoit annoncé l'arrivée des Hollandois, ils s'étoient retirés à Rochester qui est tout près de Chattam.

Cette entreprise hardie jeta toute l'Angleterre dans la consternation : la ville de Londres craignit que les suites ne fussent fâcheuses pour elle : le roi et la cour en furent déconcertés. La frayeur

peignit le mal encore plus grand qu'il n'étoit : on assura que les Hollandois avoient débarqué un nombre considérable de soldats, parmi lesquels il y avoit beaucoup de François ; qu'ils pilloient, ravageoient et brûloient tous les lieux par où ils passoient, et qu'ils venoient droit à Londres. Les Anglois ne concevoient pas comment les Hollandois avoient osé pénétrer dans le royaume jusqu'au Medwei, où l'on avoit coutume de tenir les plus gros vaisseaux comme dans un port assuré et inacessible, où une partie venoit cependant d'être brûlée et l'autre enlevée. Plusieurs Anglois dirent que cette entrepise passoit même la témérité ; qu'elle alloit j'usqu'a

la folie ; et ajouterent qu'elle reculeroit la paix, parce que le roi d'Angleterre ne voudroit jamais mettre les armes bas, qu'il ne se fût vengé de cet affront. Les pilotes anglois, qui connoissoient la profondeur, les coudes, les bancs et les bas-fonds de la Tamise, etoient le plus étonnés de la promptitude avec laquelle cette expédition s'étoit faite : ils disoient qu'il falloit que les Hollandois eussent su profiter d'une maniere surprenante du flot et du vent.

Les Hollandois, avant de quitter le port de Chattam, firent brûler et mettre en pieces tout ce qui pouvoit servir à l'équipement ou à la construction des

vaisseaux, et enleverent le canon qu'ils y trouverent. Ils mirent ensuite à la voile, redescendirent tranquillement le Medwei, rentrerent dans la Tamise, jeterent l'ancre à son embouchure pour en boucher l'entrée et la sortie. Alors Ruiter chargea le capitaine Braakel de conduire en Hollande le *Royal Charles* et le *Jonathan*, qu'il avoit pris à Chattam, comme on l'a vu, et de rendre compte à leurs hautes-puissances de la réussite qu'on avoit eue contre les ennemis. Il est difficile d'exprimer la joie que répandit dans la Hollande le capitaine Braakel en amenant les deux plus formidables vaisseaux des ennemis, et en annonçant qu'on en avoit en

outre détruit une très-grande quantité, ce qui rendoit la flotte hollandoise maîtresse de la mer. On ordonna des actions de graces à Dieu, et des réjouissances dans tous les pays soumis à la domination des Hollandois; ce fut le 6 juillet. Leurs hautes-puissances écrivirent à Ruiter une lettre datée du 28 juin et conçue en ces termes : *Les états ont appris avec une entiere satisfaction, combien vous avez fait paroître de courage, de zèle et d'activité, soit en remontant les deux rivieres d'Angleterre, soit dans l'action, dont le succès a été si heureux. Nous ne manquerons pas de conserver le souvenir d'une conduite si louable, et nous sommes persuadés que vous*

continuerez à servir fidélement l'état dans toutes les occasions qui se présenteront. Les états de Hollande lui en écrivirent une en date du 2 juillet. Elle etoit-à-peu-près conçue dans les mêmes termes que celle de leurs hautes-puissances ; mais ils ajouterent qu'au nom et de la part des susdits seigneurs états, il lui sera fait présent d'une coupe d'or sur laquelle l'exploit et les principales circonstances de l'action seront artistement gravés ; non que lesdits seigneurs états prétendent que ce soit une récompense suffisante, mais qu'ils veulent la lui donner comme un monument digne d'être conservé dans sa famille, et de passer à sa postérité pour qu'elle

se souvienne de l'exploit à l'occasion duquel le présent a été fait. On donna en même-tems aux autres officiers de la flotte des récompenses proportionnées à leur courage et à leurs services : tous les équipages eurent des gratifications.

Ruiter reçut ces honneurs et ces présens sur la flotte où il étoit resté, parceque sa présence y étoit nécessaire. Il l'avoit si bien divisée qu'elle fermoit toutes les entrées de la Tamise. Il alla avec une escadre de huit ou dix vaisseaux parcourir les côtes d'Angleterre, afin d'y jeter l'alarme ; mouilla l'ancre devant Torbay, y fit une descente ; s'en rendit maître, y brûla deux vaisseaux qu'il

y trouva ; mais il défendit de faire même le moindre dégât dans les maisons, disant que l'humanité ne permettoit pas de ruiner des gens contre lesquels on n'avoit aucun sujet de plainte. Cette expédition augmenta la crainte des Anglois. D'ailleurs, Ruiter avoit divisé son escadre en plusieurs corps ; leur avoit donné ordre de se présenter en différens endroits ; et les Anglois ne savoient où se porter pour empêcher la descente. Il avança jusqu'aux Sorlingues, pour voir s'il trouveroit quelques vaisseaux ; n'en ayant point rencontré, il alla vers Plimouth. Le 9 août, sur le soir, il vit sortir du port une chaloupe arborant pavillon blanc et qui venoit droit

à son vaisseau. Elle amenoit deux officiers et deux gentilshommes anglois. Ils lui demanderent la permission de passer à son bord ; ce qu'il leur accorda. Lorsqu'ils y furent, ils dirent que la paix étoit conclue entre le roi de la Grande-Bretagne et leurshautes-puissances. Ruiter leur fit servir une collation, où l'on but à la santé des états des provinces-unies, du roi de la Grande-Bretagne et de plusieurs autres monarques. Les officiers et les gentilshommes anglois resterent environ deux heures sur le vaisseau de Ruiter : lorsqu'ils furent rentrés dans leur chaloupe et qu'ils partirent, on les salua de quelques volées de canon, auxquelles le fort de Plimouth répondit. Après

leur départ, Ruiter assembla le conseil de guerre, et l'on décida qu'il falloit continuer les hostilités, jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres venant immédiatement de la part de leurs hautes-puissances. Ainsi on résolut d'aller jusqu'au bout de l'Angleterre pour croiser sur les bâtimens anglois qui qui étoient en route. Le lendemain, comme on se préparoit à mettre à la voile, on vit sortir de Plimouth une quaîche avec une banniere blanche. Elle amenoit un des gentilshommes qui étoient venus la veille. Il alla à bord de Ruiter; lui présenta, au nom de la ville, un chevreuil, un quartier de bœuf, huit moutons, un veau, six canards, huit poules,

deux

deux poulets, deux corbeilles remplies de fruits, une demi-barique d'anguilles, un saumon frais, des carottes et des navets. Ruiter accepta les présens et fit donner environ la valeur de vingt écus de France au maître de la quaîche. Le gentilhomme anglois soupa sur son bord, s'en retourna ensuite à Plimouth, et la flotte leva l'ancre.

Le 13 août, Ruiter reçut une dépêche de la part des états-généraux qui lui annonçoient que le dernier de juillet la paix avoit été conclue et signée à Breda ; mais, comme les actes de ratification ne devoient être fournis et échangés de part et d'autre qu'un mois après la signature, leurs hautes puissances ordonnerent au général

d'attaquer les vaisseaux ennemis par-tout où il les trouveroit, et le plus vivement qu'il pourroit, jusqu'à nouvel ordre. En conséquence, il continua de croiser dans la Manche jusqu'au 14 octobre, qu'il reçut ordre de faire rentrer la flotte dans les ports de la Hollande, ce qu'il exécuta. Ainsi finit une guerre qui avoit coûté beaucoup d'argent et d'hommes aux deux puissances belligérantes. Ruiter, que la victoire avoit déja plusieurs fois couvert de lauriers, y acquit une gloire immortelle. Par son expédition de Chattam, il détruisit les forces maritimes de l'Angleterre ; arrêta son commerce, boucha les passages de la Tamise; fit trembler

les Anglois jusque dans Londres, et rendit la Hollande maîtresse de la mer. Il alla promptement à la Haye, et lorsqu'il entra dans l'assemblée des états-généraux, l'air de satisfaction se répandit sur le visage de tous ceux qui la composoient. Il rendit compte de sa conduite et de ce qui étoit arrivé. Le sieur *Gokkinga*, président de l'assemblée, lui dit : « Leurs hautes-puissances sont très-satisfaites de votre sagesse, de votre activité, et de vos exploits dans la derniere expédition. Ils sont agréables à toute la nation : ils ont forcé l'ennemi à demander la paix. Ils sont bien glorieux pour vous; vous paroissez dans cette auguste assemblée, la couronne

de laurier sur la tête et la branche d'olivier à la main » On fit frapper à Amsterdam une médaille, en mémoire de la derniere victoire de Ruiter, et de la paix dont elle étoit suivie.

Cette paix que la Hollande venoit d'obtenir par la victoire, la rendit formidable à toutes les nations de l'Europe. Les états-généraux, convaincus que la force d'une république consiste dans l'union de ses membres, firent publier une ordonnane sous le titre d'*Edit perpétuel et loi irrévocable, pour le maintien de la liberté publique ; pour conserver l'union et la tranquillité publique dans les pays de Hollande et de Ouest-Frise. Il* tendoit à l'extinction de la charge

de gouverneur, et à engager tous les magistrats et ceux qui avoient part à la régence à conserver la forme du gouvernement actuel. On fit même un traité d'alliance avec l'Angleterre et l'Espagne, ce qui fit appeller ce traité, *la Triple Alliance*. La Suede s'y joignit. Le chevalier Temple, ambassadeur d'Angleterre à la Haye, et le pensionnaire de Wit en dirigerent le plan. La triple alliance, et les négociations auxquelles elle donna lieu, rétablit la paix entre la France et l'Espagne; délivra la Flandre Espagnole du danger qui la menaçoit d'être entiérement subjuguée par la France, et conserva cette barriere si utile aux provinces-unies contre un voisin

puissant et ambitieux. On s'étoit apperçu, depuis long-tems, que l'intention de la France étoit de conquérir toute la Flandre. On se souvient d'une lettre de Grotius, le plus grand politique de son tems. Elle est de l'an 1639, et adressée à un des membres des états-généraux. On y trouve ces mots : (*) « Le Dauphin, (en parlant de Louis XIV qui étoit encore au berceau,) » non-seulement lasse ses nourrices, mais il les déchire. Ses voisins doivent se tenir en garde contre une rapacité

(*) *Delphinus nutrices non lassat tantùm, sed et lacerat. Caveant vicini sibi à tam matura rapacitate.* In Grot. Epist.

qui commence de si bonne heure.» On assure que Louis XIV étoit venu au monde avec deux dents, et qu'il déchiroit le sein de ses nourrices.

Ruiter profita de la tranquillité que la paix lui procura, pour aller au milieu de sa famille se reposer des fatigues qu'il avoit essuyées pendant la guerre. Il fut reçu dans Amsterdam avec une allégresse générale. On rencontroit sans cesse dans les rues une multitude de citoyens qui se disoient: Allons voir Ruiter, ce grand homme qui fait la gloire et le bonheur de la nation. Il recevoit les complimens qu'on lui faisoit, avec une douceur et une modestie qui charmoient tout le monde.

Le 11 avril 1668, les états-généraux, voulant lui marquer le cas qu'ils faisoient de ses services et leur reconnoissance en même-tems, éleverent au grade de capitaine de vaisseau Engel de Ruiter, son fils, qui n'avoit pas encore dix-neuf ans accomplis. Pour le mettre dans le cas d'en faire promptement les fonctions, ils lui donnerent le commandement d'une frégate qui devoit aller en Angleterre chercher l'ambassadeur Jean Merman, que les états y avoient envoyé en qualité de plénipotentiaire. L'ambassadeur présenta le jeune de Ruiter au roi et à la reine, au duc et à la duchesse d'Yorck, qui lui firent beaucoup d'accueil. Le général

Monk, le chevalier Temple et Milord Carven lui marquerent les plus grandes attentions : ils alloient souvent le voir et l'invitoient tour-à-tour à manger chez eux. Chacun s'empressoit d'honorer les vertus héroïques du pere dans la personne du fils qui lui ressembloit beaucoup par la figure, et dont le mérite naissant annonçoit qu'il lui ressembleroit aussi par les vertus civiles et militaires. Le 1 août, le roi Charles II le fit chevalier, avec toutes les cérémonies accoutumées; lui donna beaucoup de marques de distinction et de bienveillance. Le même jour le jeune de Ruiter prit congé de sa majesté Britannique ; partit pour Gravesande : les vents contraires l'ayant

forcé d'y rester quelques jours ; il alla *incognito* à Rochester et à Chattam ; visita l'arsenal et les vaisseaux ; vit les débris de ceux que les Hollandois, commandés par son pere, y avoient brûlés l'année précédente.

Au commencement de l'année 1669, Frédéric III, roi de Danemarck, fit dire à Ruiter, par son ambassadeur en Hollande, qu'il desiroit d'avoir son portrait. Ce monarque se souvenoit des services importans que le héros de la Hollande lui avoit rendus, et ses nouveaux exploits augmentoient son estime pour lui. Ruiter se fit peindre ; envoya son portrait à l'ambassadeur de Hollande en Danemarck. Lorsque son excellence

le présenta au roi, sa majesté le reçut avec les plus grands témoignages de satisfaction ; dit, en présence de la reine et de toute la cour : » Il y a long-tems que je desirois d'avoir le portrait d'un aussi grand-homme, pour me remettre souvent devant les yeux sa personne, ses vertus, ses actions et son mérite ».

En 1670, les états de Hollande et l'Angleterre d'un commun accord, résolurent de se réunir pour arrêter les courses des Corsaires de Barbarie ; ils prierent Ruiter de leur donner son avis à ce sujet. Dans sa réponse, il commence par présenter une idée des forces que peuvent avoir les Algériens, les Tunissiens et les Saltins ; donne

ensuite différens moyens pour arrêter leurs courses ; s'en tient à celui-ci, et s'exprime, à-peu-près, en ces termes : " Si la Hollande et l'Angleterre prenoient des mesures pour agir de concert offensivement et réprimer les courses des corsaires de Barbarie dans la Méditerranée, ou dans les parages les plus voisins, il faudroit mettre en mer jusqu'à vingt-quatre frégates et navires des meilleurs voiliers, dont huit montés de cinquante à soixante pieces de canon, huit autres de quarante-quatre à cinquante ; enfin huit de trente-six à quarante, tous bien pourvus d'équipages et de munitions. Lorsqu'avec ces forces, on seroit entré dans la Méditerranée,

il

il ne faudroit pas les tenir jointes, sans une nécessité absolue. Il faudroit, au contraire, les diviser par escadres et assigner à chacune un parage pour le nettoyer ; et, pour prévenir toute espece de désordre et de jalousie, on s'arrangeroit de maniere qu'une escadre n'eût pas plus d'avantage que l'autre, et qu'il n'y eût aucune préférence. Je crois qu'il seroit nécessaire qu'après avoir croisé un mois, elles fissent un échange de croisiere. J'oserois espérer que dans un an ou dix-huit mois les Barbares seroient réduits à la raison. J'ajouterai qu'il me paroît nécessaire que toutes les puissances intéressées se réunissent et forment cette flotte d'un commun accord ,,. On

goûta tellement ses raisons, que la Hollande et l'Angleterre envoyerent deux escadres dans la Méditerranée pour croiser sur les corsaires d'Alger, et on ordonna à ceux qui les commandoient d'agir de concert.

Louis XIV, pour se venger de la ligue formée contre lui par les Hollandois, fit des préparatifs de guerre formidables. Il avoit d'ailleurs des sujets particuliers de se plaindre. Les Hollandois, se doutant que l'intention de ce monarque étoit de tourner toutes ses forces contr'eux, demanderent du secours à l'Angleterre et à la Suede; mais ces deux puissances répondirent qu'elles n'étoient point obligées de secourir la Hollande, lorsque la

France auroit des sujets particuliers de lui faire la guerre, et qui n'auroient aucun rapport à la triple alliance. Les Hollandois, voyant qu'ils seroient obligés de résister seuls à toutes les forces de la France, se préparerent à mettre en mer un nombre considérable de vaisseaux de guerre, de frégates et de brûlots, sous le commandement de Ruiter.

Le roi de Danemarck, instruit des préparatifs de guerre que la Hollande faisoit, y envoya le jeune Adelaar, fils d'Adelaar, amiral de Danemarck, avec une lettre adressée à Ruiter, par laquelle sa majesté danoise le prioit de prendre ce jeune homme sur son bord, afin qu'il fît un nouvel

apprentissage de la marine et de la guerre, sous le plus grand capitaine qui existoit alors.

Ruiter se mit en mer le 8 de juillet 1671, avec une partie de la flotte, en attendant le reste qui devoit le joindre au premier instant. Il croisoit le long des côtes de Hollande, et exerçoit continuellement les vaisseaux à la manœuvre et au combat. Lorsque le nombre des vaisseaux qu'il attendoit fut arrivé, l'armée se trouva composée de quarante-six vaisseaux, tant de guerre que frégates, de dix yachts et six brûlots, ce qui faisoit, en tout, soixante-deux voiles. Ruiter la divisa en trois escadres et avança en pleine mer. Le 24 août, il arriva un événement

qui eut des suites fâcheuses. La flotte hollandoise ayant été battue par une violente tempête, plusieurs vaisseaux se mirent à l'ancre près de Westcapel ; celui du général étoit à la bande et tout-à-fait sur le côté. Un yacht du roi d'Angleterre, nommé le *Merlin*, portant le pavillon de la Grande-Bretagne au grand mât, venant de la Meuse, et prenant son cours vers l'Angleterre, passa au travers de l'armée hollandoise et salua Ruiter de quelques volées : celui-ci ne put lui répondre, parce que son vaisseau étoit trop à la bande ; mais le lieutenant-amiral Van-Gent, près duquel l'yacht se trouva, répondit de sept volées : l'yacht lui lâcha deux décharges à boulet, parce qu'il ne

baissoit pas pavillon. Ruiter pressa son équipage de remettre son vaisseau sur son assiete, et, aussi-tôt qu'il y fut, il salua l'yacht de neuf coups ; mais l'yacht ne répondit pas. Ruiter ayant mis à la voile, rassembla son armée ; fit venir à son bord les officiers généraux et les capitaines pour savoir le dommage que chacun d'eux avoit souffert pendant la tempête. Alors le lieutenant-amiral Van-Gent lui raconta ce qui s'étoit passé entre le capitaine anglois et lui. Ruiter et tous les autres officiers généraux déciderent qu'on n'étoit point obli-

de mettre pavillon bas quand on se trouvoit sur les côtes de Hollande ; qu'on ne devoit tout au plus le faire que dans la mer Bri-

tannique. On cria beaucoup en Angleterre ; on dit que les Provinces-Unies traitoient avec mépris la banniere de sa majesté royale, puisque leurs vaisseaux ne baissoient pas pavillon devant elle. Jean Boréel, ambassadeur des états à Londres, en informa leurs hautes puissances. Les états envoyerent demander à Ruiter le détail de ce qui s'étoit passé entre l'yacht et la flotte hollandoise : il le rendit exactement, et finit par dire qu'il n'étoit point dans l'intention de déshonorer le pavillon des états tant qu'il lui seroit confié. Il ordonna même aux officiers généraux et aux capitaines de ne saluer qu'avec le canon les vaisseaux qu'ils rencontreroient, de quelque nation qu'ils fussent.

Les états des Provinces-Unies, voyant que le roi de France ne formoit aucune nouvelle entreprise, résolurent de faire rentrer leur flotte, et en envoyerent l'ordre à Ruiter qui le reçut le 21 septembre, et s'y conforma.

Nous sommes arrivés à cette guerre terrible que les Provinces-Unies eurent à soutenir contre les deux plus formidables puissances de l'Europe; la France et l'Angleterre. La France attaqua cette république par terre avec une armée nombreuse et commandée par d'habiles généraux: elle mit sur mer une flotte considérable, à laquelle se joignit celle d'Angleterre qui ne l'étoit pas moins: on se préparoit enfin à sapper cet état dans ses

fondemens et à le renverser ; mais Ruiter fut une colonne qui le soutint. Nous allons entrer dans quelques détails.

Le roi d'Angleterre envoya un ambassadeur à la Haye au commencement de janvier 1672, pour demander satisfaction du refus qu'on avoit fait de baisser pavillon devant l'yacht qui portoit au grand mât la banniere de la Grande-Bretagne ; et, en même-tems, qu'on punît le lieutenant-amiral Van-Gent. Les états-généraux en envoyerent un à Londres pour accommoder cette affaire ; mais ses tentatives furent inutiles : on avoit fait frapper en Hollande une médaille où l'on représentoit Charles II comme un roi fainéant. Il étoit

irrité et ne voulut rien écouter. On fit la même démarche du côté de la France qu'on trouva tout aussi mal disposée. On avoit frappé une autre médaille en Hollande sur laquelle on voyoit Josué Benningue, un de ses ministres, ayant un soleil au-dessus de la tête, et pour devise ces mots : *In conspectu meo stetit sol.* On vouloit exprimer, par là, que la Hollande avoit arrêté la course de Louis XIV, dont l'emblême étoit le soleil. On en vit paroître dans le même tems deux à Paris ; l'une qui regardoit la France, et représentoit un soleil attirant les vapeurs d'un marais, avec cette légende : *Evexi, sed discutiam.* Je les ai élevés, mais je saurai les

détruire. Sur l'autre qui avoit rapport à l'Angleterre, on voyoit la lune et la mer, avec ces mots: *Mihi soli obtemperat æquor.* A moi seule appartient l'empire de la mer.

Les états de Hollande, voyant que toutes leurs démarches étoient inutiles; qu'il leur falloit soutenir la guerre par mer et par terre, et trouver des fonds, établirent des impôts; élurent Guillaume-Henri, prince d'Orange, capitaine général; résolurent de confier encore leurs forces maritimes à Ruiter. On décida qu'on équiperoit quarante-huit vaisseaux de guerre: trente-six du premier rang, montés, l'un portant l'autre, de soixante à quatre-vingt pieces de

canon, de deux cents vingt matelots et de quatre-vingt soldats; douze d'un rang inférieur, montés chacun de deux cents matelots et de cinquante soldats: que cette flotte seroit accompagnée de vingt-quatre brûlots, pourvus de vingt-deux matelots chacun; de vingt-quatre senaus, ou bâtimens légers, équipés chacun de vingt-cinq hommes; qu'en outre, on prendroit vingt-quatre galiottes à frêt, pour servir à porter les avis, de l'eau et autres provisions. Cet armement fut encore augmenté par la suite.

Pendant que les Hollandois étoient occupés à équiper leur flotte, le conseil du roi d'Angleterre se préparoit à leur déclarer

la

la guerre, et la fit publier le 7 avril 1672 ; le roi de France la fit aussi publier le même jour dans Paris, et peu après dans tout son royaume. Les états-généraux, craignant une invasion de la part des Anglois qui cherchoient à se venger de la perte qu'ils avoient essuyée à Chattam, chargerent Ruiter de pourvoir à la sûreté des ports, et de fermer les passages. Pour que ses ordres fussent plus promptement exécutés, on lui accorda une compagnie de soldats, qui devoit lui servir de garde. Les états de Hollande dérogerent, en sa faveur, à la résolution qu'ils avoient précédemment prise qu'on ne donneroit plus de semblable compagnie à un officier, quel

qu'il fût, même à un officier général. On arrêta, en outre, qu'il lui seroit payé pendant la campagne prochaine la somme de mille livres par mois, en forme de gratification, afin que les dépenses imprévues qu'il seroit obligé de faire, ne tombassent pas à sa charge.

Lorsque les vaisseaux furent prêts, Ruiter marqua le rendez-vous au Texel, où il alla le plus promptement qu'il lui fut possible. En y arrivant, il fit le dénombrement de la flotte qui se trouva composée de trente-cinq grands vaisseaux, onze frégates, douze brûlots et neuf yachts, outre plusieurs autres navires qu'on attendoit de différens ports, et qui

joignirent la flotte peu de jours après. Ce renfort consistoit en six grands navires de guerre, deux frégates, quatre brûlots et deux senaus. Ruiter commença par diviser cette armée en trois escadres, et mit à la voile le 13 mai 1672. Il alla vers la Tamise, pour chercher la flotte angloise et lui livrer combat avant qu'elle eût joint celle de France; mais il apprit par un vaisseau danois que la jonction des deux flottes ennemies étoient faite, qu'elles étoient fortes de quatre-vingt-trois vaisseaux de guerre, de plusieurs frégates et de vingt-huit brûlots. Alors il prit la résolution de se tenir sur la défensive, et de prier leurs hautes puissances de lui en-

voyer promptement de nouveaux secours. Dans le courant du mois de mai, treize vaisseaux de guerre, treize brûlots, quatre senaus et trois yachts, se rendirent sous son pavillon. Plusieurs vaisseaux y arriverent encore au commencement de juin, et l'armée des états se trouva composée d'environ cent cinquante-huit voiles. Ruiter, se voyant en force, résolut de chercher l'armée combinée et de l'attaquer par-tout où il la trouveroit. Il la joignit le 7 de juin près de Soulsbaie, port situé entre Harwich et Yarmouth : elle étoit forte de cent trente voiles, et divisée en trois escadres, comme celle des Hollandois. Le duc d'Yorck la commandoit, et étoit

au centre avec l'escadre rouge. L'escadre blanche, presque toute composée de vaisseaux françois, étoit commandée par le comte d'Estrées, vice-amiral de France. L'amiral Edouard Montagu, comte de Sandwich, commandoit l'escadre bleue qui formoit l'aile gauche. L'armée des deux rois, voyant celle de Hollande arriver sur elle, mit à la voile, portant le cap au nord. Ruiter mit pavillon rouge au perroquet de fougue, pour annoncer qu'il falloit commencer le combat, et gouverna de maniere à tomber sur l'escadre rouge des ennemis. Le lieutenant-amiral Bankert se disposa à attaquer l'escadre blanche qui étoit composée de François, et le lieutenant-

amiral Van-Gent alla sur l'escadre bleue. Vers les huit heures du matin, Ruiter appelle son pilote, lui dit, en montrant du doigt le vaisseau du duc d'Yorck : *Pilote ! voilà notre homme.* Le pilote ôte son bonnet, lui dit : *Monsieur, vous allez le joindre tout-à-l'heure.* Au même instant, le pilote part ; Ruiter revire sur le duc jusqu'à la portée du mousquet ; ce fut sur les huit heures et demie du matin. Le duc lui présente le côté ; lui envoie une bordée : le Hollandois répond de toutes les siennes. Les deux vaisseaux sont dans l'instant couverts d'une fumée si épaisse qu'elle les dérobe aux yeux des deux flottes. Il est impossible de peindre, même d'imaginer l'hor-

reur du combat qui se livra alors entre ces deux amiraux. Le duc d'Yorck et Ruiter resterent pendant plus de deux heures à côté et sous le feu l'un de l'autre, et furent tous deux presque tout-à-fait désemparés. Le canon de Ruiter fut si bien servi, que des mousquets n'auroient pu tirer plus vîte. enfin sur les neuf heures, le grand mât de hune du duc d'Yorck fut abattu avec son pavillon rouge; et il auroit couru grand risque d'être abordé par des brûlots, si le calme ne les eût arrêtés. Il se trouva forcé de changer de vaisseau, de passer à bord du *Londres*. Il ne jugea pas à propos de se mesurer une seconde fois avec Ruiter, et y envoya sur-le-champ

plusieurs autres vaisseaux du premier rang. Engel de Ruiter qui combattoit dans la division de son pere, fut si violemment blessé à l'estomac, qu'il resta plusieurs jours sans pouvoir parler, sans pouvoir même pousser aucun son de voix : on l'avoit vu braver les périls et combattre avec une intrépidité digne du nom de Ruiter.

Pendant ce tems le lieutenant-amiral Jean Van-Nès qui étoit de la division de Ruiter, faisoit des prodiges de valeur. Ruiter communiqua ce jour-là son courage aux Hollandois ; tous se faisoient un devoir de l'imiter. Jean Van-Braakel, qui montoit la *Grande-Hollande*, vaisseau de soixante-deux pieces de canon et de trois

cents hommes d'équipage, eut la hardiesse d'aller droit au *Royal Jacques*, monté de cent quatre canons, et qui portoit mille hommes d'équipage, l'accrocha, le tint pendant près d'une heure et demie faisant un feu contiuuel de son artillerie et de sa mousqueterie. Montagu, qui commandoit ce vaisseau, se défendoit avec tout le courage qu'on pouvoit attendre de lui; mais il se trouva si maltraité qu'il se seroit rendu, si le vaisseau de Braakel eût porté pavillon. Il parvint cependant à couper ses amarres et à se dégager de Braakel: mais, comme il étoit percé de tous côtés, il ne put aller loin, un brûlot hollandois l'accrocha et le brûla. L'amiral Montagu passa,

avec son fils, dans une chaloupe; mais la multitude de matelots qui s'y jeterent en même tems la firent enfoncer, et l'amiral périt avec son fils. Sa mort fit verser des larmes à toute l'Angleterre qui avoit admiré son mérite et ses vertus. Les Hollandois eurent l'humanité de sauver plusieurs Anglois qui se soutenoient sur l'eau. Parmi eux se trouva le lieutenant du vaisseau qui venoit de couler bas. On le conduisit au bord de Ruiter : le général lui proposa de descendre à fond de cale, afin d'être en sûreté; mais il pria qu'on le laissât sur le pont pour voir le combat, et disoit assez souvent à Ruiter : *Monsieur, c'est-là se battre. Il n'est pas encore midi : vous avez fait, en*

moins de quatre heures, plus d'exploits qu'on n'en fait ordinairement en quatre jours.

Le lieutenant-amiral Van-Gent faisoit des efforts incroyables pour satisfaire sa fureur et sa vengeance contre les Anglois, qui avoient demandé avec hauteur qu'il fût puni pour n'avoir pas voulu baisser pavillon devant l'yacht le *Merlin*, comme on l'a vu. Il porta, avec une ardeur incroyable sur l'escadre bleue des Anglois; perça au travers, y jeta l'épouvante; mais il fut emporté par un boulet, et les états de Hollande eurent le malheur de perdre un de leurs meilleurs officiers de mer.

Le lieutenant-amiral Bankert avoit attaqué l'escadre blanche des

ennemis, commandée par le comte d'Estrées, comme on l'a vu, et presque toute composée de François. Le combat fut terrible et la victoire toujours également disputée. L'escadre rouge et celle de Ruiter continuoient à faire un feu terrible l'une sur l'autre : mais le vent foiblit au point, qu'on ne pouvoit plus gouverner : les vaisseaux des deux flottes dériverent les uns parmi les autres, et se mêlerent, de maniere qu'on ne pouvoit plus garder aucun ordre. Il se fit alors, de part et d'autre, des exploits dignes d'une éternelle mémoire. Un navire anglois fut mis en feu par un brûlot hollandois, et deux autres furent coulés bas. Lorsque le vent se releva, Ruiter fit une

si belle manœuvre, qu'il le tint toujours sur les ennemis. La nuit fit enfin finir ce furieux combat. Ruiter dit qu'il s'étoit trouvé à beaucoup de batailles; mais qu'il n'en avoit jamais vu de si terrible et qui eût duré si long-tems. On assure que son vaisseau seul employa vingt-cinq milliers de poudre; qu'il tira près de deux mille cinq cents coups de canon. Aussi, fut-il très-maltraité dans ses mâts, ses vergues, ses voiles : il eut même quelques coups à l'eau. Le nombre des morts qui se trouverent sur son vaisseau, montoit à trente; celui des blessés fut plus considérable. On ne sait pas au juste combien les Hollandois perdirent de monde en total. Outre

le lieutenant-amiral Van-Gent, il périt peu d'officiers. Les Anglois, outre l'amiral Montagu, perdirent dix-huit officiers et environ deux mille cinq cents matelots. On leur prit beaucoup de prisonniers ; un assez grand nombre de leurs vaisseaux furent brûlés, ou coulés à fond. Ruiter acquit ce jour-là une gloire immortelle. Le lieutenant de l'amiral de Montagu qui étoit resté sur le pont de son vaisseau, comme nous l'avons marqué, se trouvant à souper avec d'autres officiers tant Hollandois qu'Anglois, dit, en parlant de Ruiter : *C'est un amiral, un capitaine, un pilote, un matelot, un soldat : oui ce héros, est tout cela ensemble.* Un pareil éloge de la part d'un ennemi vaincu n'est pas suspect.

Ruiter, desirant de pousser son avantage jusqu'où il pouvoit aller, avança toute la nuit, dans l'intention de rejoindre les ennemis dès le lendemain, et de leur livrer encore combat. Si-tôt que le jour parut, il dirigea sur eux; mais ils changerent de bord, prirent le vent et éviterent les Hollandois, ce qui dura pendant trois jours de suite. Le 9 de juin on reçut à la Haye la nouvelle de la bataille de Soulsbaie, et des glorieux succès de la flotte des états: mais, quelque agréable qu'elle fût, elle n'étoit pas capable de consoler les Hollandois des pertes qu'ils faisoient sur terre. Les François avoient pénétré jusqu'au centre de la Hollande, et soumis toutes les

villes qui s'étoient trouvées sur leur passage.

Les états sentirent que leur unique ressource étoit dans leur flotte et dans celui qui la commandoit. Ils résolurent de faire les derniers efforts pour lui fournir toutes les provisions qui lui étoient nécessaires, et lui envoyerent une lettre conçue en ces termes: " Nous croyons devoir vous faire connoître, par ces présentes, combien Nous sommes satisfaits des vaillans efforts que vous avez faits dans la bataille qui s'est donnée contre les ennemis de l'état, et nous vous assurons que nous ne manquerons pas de vous le témoigner dans les occasions, etc. A la Haye, le 9 de juin 1672. Il fit

rapprocher la flotte des côtes de Hollande, afin d'être plus à portée de procurer du secours aux malades.

Cependant les François poursuivoient leurs conquêtes en Hollande, et y répandoient la consternation. Elle alla au point que le peuple se souleva et demanda, avec menaces, qu'on élût Guillaume III, prince d'orange, *stadhouder*, c'est-à-dire, gouverneur, capitaine-général et amiral de Hollande et d'Ouest-Frise, avec toutes les prérogatives dont avoient joui ses prédécesseurs ; ce qui fut exécuté le 3 de juillet 1672. Aussitôt que Ruiter en fut informé, il lui écrivit en ces termes : " J'ai appris avec joie, que, dans ces

tems difficiles, on a donné à votre altesse la place de gouverneur des provinces de Hollande et de Zélande. Je me crois obligé de vous souhaiter toute sorte de bonheur, d'avantages et de bénédictions du Ciel. J'espere que, sous la conduite sage de votre altesse, la fortune de l'état changera, et qu'il jouira de la même prospérité que lui procurerent ses illustres et vaillans prédécesseurs. J'attends, avec respect, les commandemens de votre altesse. „

Peu de tems après, il reçut ordre des états-généraux de tenir sa flotte près des côtes de Hollande; de se mettre en état d'empêcher celle des ennemis d'en approcher, et de faire observer avec soin leurs

mouvemens. Cet ordre fut changé sur la nouvelle que la flotte des Indes Orientales approchoit. Elle consistoit en quatorze vaisseaux richement chargés ; et l'on fut averti que les ennemis, instruits de son arrivée, la cherchoient. Ruiter se posta de maniere qu'il pouvoit garder les côtes et secourir la flotte des Indes en cas de besoin. Elle entra au Vlie et au Texel, à l'exception d'un vaisseau qui donna dans celle des ennemis et qu'on ne put sauver.

Ruiter employoit ses soins et ses veilles, déployoit les plus grands talens pour sa patrie ; lui servoit de bouclier du côté de la mer, où il la mettoit à l'abri de tous les coups que ses ennemis

vouloient lui porter. Pendant ce tems, sa femme, ses enfans, ses biens, étoient en butte à la fureur de cette portion du peuple, qui, dépourvue de toute éducation, de toute espece de jugement, est toujours prête à recevoir les impulsions qu'on lui donne.

Reprenons la narration de plus loin. Lorsque les François étendirent leurs conquêtes dans la Hollande, la consternation y devint générale, comme nous l'avons déja dit : la frayeur s'empara des esprits, excita la défiance et les soupçons ; bientôt les dissentions et le tumulte succéderent. On imputa aux magistrats tous les maux qui affligeoient l'état ; on les accusa de trahir la patrie. Les par-

tisans de la maison d'Orange profiterent de cette circonstance : ils publierent qu'il n'y avoit point d'autre moyen de sauver la république, que d'élire le prince actuel stadhouder ; le requirent dans un écrit en forme, qui fut signé par un nombre considérable de citoyens, et par plusieurs membres du conseil qui eurent la foiblesse de céder à la multitude. Il s'en trouva cependant qui voulurent s'y opposer, et dirent qu'en mettant un pouvoir si étendu entre les mains d'un seul, c'étoit sacrifier la liberté de la patrie. De ce nombre furent Corneille et Jean de Wit, deux freres, qu'on avoit, jusqu'alors, regardés comme les meilleures têtes de la république, et qui oc-

cupoient les premieres dignités : le peuple les força, les armes à la main, de signer l'écrit dont on vient de parler : mais ils mirent à côté de leur seing ces deux lettres, V. C. c'est-à-dire, *vi coactus* : *par force.* Ils devinrent alors l'objet de la haine de tous les partisans de la maison d'Orange, et furent tous deux assassinés. Ruiter fut pénétré de douleur en l'apprenant. Il regrettoit deux hommes d'un mérite distingué ; il étoit fâché de voir qu'il se trouvât parmi ses compatriotes des scélérats capables de commettre de pareilles horreurs. On fut informé à Amsterdam de ses regrets, de sa douleur ; on lui en fit un crime, et on lui attribua les mêmes senti-

mens qu'aux infortunés de Wit : on s'attroupa ; on courut à sa maison le mardi 6 de septembre 1672, entre une heure et deux après midi, et, sans avoir égard aux services qu'il avoit rendus, à ceux qu'il rendoit actuellement, on se proposoit d'y mettre tout au pillage et de massacrer ceux qu'on y trouveroit. A mesure que cette troupe effrénée approchoit de sa maison, elle faisoit retentir l'air de ses cris et de ses menaces. La femme de Ruiter étoit alors avec une de ses filles, une niece et deux servantes : il n'y avoit pas un seul homme chez elle. La frayeur la saisit ainsi que celles qui l'accompagnoient : elle fit appeller à son secours Wessel Smit, marchand assez fa-

meux qui occupoit une maison tout près de la sienne. Il étoit capitaine d'une compagnie de bourgeois, avoit marié sa fille à Jean Van-Gelder, que la dame de Ruiter avoit eu de son premier mariage. Smit se mit à sa fenêtre, demanda à ceux qui étoient autour de la maison de Ruiter ce qu'ils vouloient. Les plus furieux lui répondirent: *Descends, scélérat! on te traitera comme on a fait les de Wit.* Il fut assez hardi pour descendre; ouvrit sa porte, se présenta, dit : *Vous pouvez me traiter comme eux, si je l'ai mérité.* Quelques-uns s'avancerent; mais sa fermeté leur en imposa; ils lui firent des excuses et lui dirent que ce n'étoit pas à lui qu'ils en vouloient.

vouloient. Alors il fendit la presse; entra chez la dame Ruiter, la trouva toute effrayée aussi-bien que les autres femmes qui étoient dans la maison. Elle le pria de fermer la porte et les fenêtres; mais il lui dit que cette marque de crainte enhardiroit la multitude; lui conseilla d'ouvrir la porte et les fenêtres, de paroître sans effroi, de parler avec douceur et de gagner du tems. Il alla ensuite trouver le lieutenant de sa compagnie; lui dit de l'assembler le plus promptement qu'il pourroit. Le lieutenant se hâta d'envoyer ses domestiques dans tout le quartier, pour avertir les bourgeois qui devoient être de garde pendant la nuit, de se rendre le

plutôt possible et tout armés devant sa maison. En même-tems Smit envoya avertir les bourgmestres de ce qui se passoit, et leur demander un secours de soldats. Pendant qu'il étoit occupé de ces soins, on vint l'avertir que le tumulte augmentoit autour de la maison de Ruiter, et que la populace se proposoit d'y entrer. Il s'y rendit promptement, demanda à qui on en vouloit. Une multitude de voix lui répondirent : *C'est à l'amiral, à ce scélérat qui a vendu l'armée navale aux François, et a tâché de la leur livrer.* On entendit des femmes qui crioient : *Il vouloit trahir l'armée et on devoit lui payer un ducaton pour chacun de nos pauvres maris.* D'autres di-

soient : *On le menoit hier prisonnier à la Haye, pieds et mains liés.*

L'étonnement est épuisé de voir de pareilles calomnies s'élever et se répandre contre un homme dont la conduite méritoit, dans ce tems-là même les plus grands éloges. Elles étoient dictées par l'envie qu'inspiroit sa gloire, et adoptées par l'aveugle crédulité du bas peuple. La dame de Ruiter dit à Smit : *Il n'est pas possible que mon mari soit en prison. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de lui, et qui est datée d'hier. Il me mande qu'il ira dans peu, avec l'armée de l'état, chercher celle des ennemis.* Smit lui dit qu'il falloit montrer promptement cette lettre au peuple, afin de l'occuper et de gagner assez de

tems pour qu'on pût faire venir main-forte. La dame de Ruiter lui donna la lettre ; il avança au milieu de la foule, demanda s'il y avoit quelqu'un qui connût l'écriture de l'amiral. Plusieurs dirent qu'ils la connoissoient. *Lisez donc cette lettre*, reprit-il, *et vous verrez que les bruits qu'on répand sur son emprisonnement sont des calomnies horribles.* Il s'en trouva qui reconnurent effectivement l'écriture de Ruiter, et dirent que ceux qui l'accusoient étoient des scélérats. Il s'éleva une dispute parmi cette populace ; pendant ce tems, on armoit des bourgeois, on assembloit des soldats. Lorsqu'on crut que le nombre de troupes étoit assez considérable pour résister à

cette populace, on les fit défiler par différens endroits, vers la maison de l'amiral. L'épouvante se mit parmi les mutins ; ils se dispererent, et la nuit on plaça des gardes devant la maison de Ruiter.

La dame de Ruiter manda à son mari ce qui s'étoit passé. Sa surprise et sa douleur furent extrêmes. Il s'écria : *Quoi ! l'on m'accuse d'avoir vendu l'armée aux François. Est-il possible que l'on puisse inventer de pareilles calomnies ! L'état où elle se trouve aujourd'hui ne prouve-t-il pas le contraire ! C'est avec une extrême douleur que je vois qu'il se trouve dans ma patrie des hommes qui ont de pareils sentimens contre moi. J'ai assez exposé ma vie, pour leur en avoir inspiré*

de bien différens. Connoissant l'injustice dont le peuple est capable, il eut peur que sa femme et ses enfans ne fussent encore exposés au même danger, il demanda une sauve-garde pour eux au prince d'Orange, et lui écrivit en ces termes :

« Très-illustre seigneur et prince,

" Ayant appris qu'à Amsterdam et dans les autres villes de la Hollande, les sieurs régens sont suspects à la commune, et que même, depuis peu, il a été commis des insolences à mon égard; qu'on s'en est pris à ma maison et à ma famille, ainsi que votre altesse l'a certainement su. La ré-

gence a eu soin d'y pourvoir, il est vrai ; mais je crains que la populace ne s'ameute de nouveau, et qu'elle ne se livre à des violences que le magistrat ne pourroit, peut-être, arrêter avec le même succès. C'est pour prendre de bonne heure les précautions nécessaires contre de pareils accidens, que je supplie votre altesse d'avoir la bonté de faire connoître au peuple d'Amsterdam, par l'affiche d'une sauve-garde au devant de ma maison, ainsi que j'apprends que cela s'est pratiqué ailleurs, que votre altesse met sous son illustre protection, et ma maison et ma famille, espérant que, par ce moyen, tous les nouveaux accidens dont je suis menacé pourront être heureu-

sement détournés. C'est une grace, dont moi et les miens témoignerons toute notre vie une extrême reconnoissance, et en mon particulier, je tâcherai de marquer en toutes occasions que je suis,

Très-illustre seigneur et prince,

De votre altesse,
Le très-humble et très-fidele
serviteur

« MICHEL DE RUITER. »

A bord des Sept Provinces, le 11 de septembre 1672.

Avant la réception de cette lettre, le prince avoit accordé la sauve-garde, telle que la voici :

GUILLAUME-HENRI, par la grace de Dieu, prince d'Orange et de Nassau, etc. capitaine-général des Provinces-Unies.

A tous ceux qui ces présentes verront et liront : salut. Savoir faisons que, pour bonnes considérations, à ce nous mouvant, nous avons pris et prenons en notre protection et sauve-garde la personne du lieutenant-amiral Michel de Ruiter, ensemble la dame son épouse, ses enfans, ses domestiques et sa maison qui est à Amsterdam, avec tous les meubles qu'elle contient, et en outre tous ses effets et biens-meubles et immeubles, quels qu'ils puissent être, pour être protégés et défendus, et garantis de toute violence, injure, pillage et insolence

dont ils peuvent être menacés. En conséquence, nous enjoignons et ordonnons à tous et chacun, de quelque qualité et condition qu'ils puissent être, de laisser le susdit lieutenant-amiral de Ruiter, sa famille et tous ceux qui lui appartiennent, habiter paisiblement et en franchise, aller et faire leurs affaires par-tout, sans offenser, en aucune maniere, sa personne ou leurs personnes, ni faire tort à ses biens, sous peine d'encourir notre indignation, d'être punis exemplairement et sans rémission. Donné et fait au camp près de Bodegrave, le 9 septembre 1672.

G. H. PRINCE D'ORANGE.

Le zele de Ruiter ne se ralentit point, malgré l'ingratitude de sa patrie : il tint la mer tant que la saison le permit, pour mettre les côtes de la Hollande à l'abri des invasions ; mais lorsqu'il crut qu'il n'y avoit plus lieu de craindre de la part des deux flottes combinées, il fit rentrer les vaisseaux de Hollande, et se rendit à Amsterdam pour se reposer et calmer les craintes de sa femme et de ses enfans. Il avoit lieu de s'y croire en sûreté ; mais il s'en fallut très-peu qu'il n'y périt. Un matin, un inconnu alla frapper à sa porte ; s'élança dans la maison, tenant d'une main un morceau de pain et un grand couteau de l'autre. Il avoit le regard farouche ; dit, d'un

ton brusque : *Où est Michel de Ruiter* ? On lui demanda ce qu'il vouloit. Il répondit : *Je veux parler à Michel de Ruiter.* Ruiter, qui étoit dans sa chambre, l'entendit et descendit pour voir ce qu'il vouloit. Si-tôt qu'il parut, le scélérat avança brusquement sur lui sans rien dire, et tenant son couteau prêt à le lui enfoncer dans le sein. Heureusement, un des domestiques du lieutenant-amiral se trouva à côté de son maître ; s'apperçut du projet du scélérat ; prit promptement une petite échelle qu'il trouva sous sa main ; la jeta sur le corps de l'assassin ; arrêta le coup au moment qu'il le portoit, et le chassa de la maison. La surprise où tout le monde

monde se trouva, empêcha qu'on ne courût après : il disparut à l'instant. Le bruit de cette scene étonnante se répandit bientôt dans la ville. Les archers du prévôt chercherent le scélérat dans tous les lieux publics ; mais ce fut inutilement : on ne put le trouver, et l'on n'a jamais pu découvrir qui étoit cet homme, et ce qui pouvoit l'avoir engagé à commettre cet horrible crime. On l'attribua à la jalousie qu'excitoit la gloire de Ruiter, si justement acquise; on porta des soupçons ; mais on ne pouvoit avoir des preuves.

Ruiter avoit l'ame trop élevée et trop ferme pour être effrayé des dangers qui le menaçoient : il les brava tous et vola au secours de

sa patrie qui étoit menacée d'une ruine totale. On craignoit que les François ne profitassent des glaces pour faire une entreprise sur Amsterdam : il assembla les bourgeois ; fit venir des matelots ; se mit à leur tête ; les posta le long de l'Y et dans l'île de Waal.

Pendant que les Hollandois faisoient tous les efforts possibles pour sauver leur république, les François et les Anglois faisoient des préparatifs pour la détruire. L'animosité des derniers contr'eux étoit au comble. Le comte de Schafsburi, chancelier du royaume, dit, dans une harangue qu'il prononça au nom du roi, à l'ouverture du parlement : *Delenda est Carthago.* Il faut détruire Carthage.

On équipa dans les deux royaumes une flotte formidable. Les Hollandois se hâterent de mettre la leur en état de tenir la mer au printems prochain. Le prince d'Orange écrivit cette lettre à Ruiter :

„ Monsieur ,

" Je vous envoie , avec la présente , une liste des officiers et des capitaines qui se sont présentés pour servir cet été sur les vaisseaux. Comme je desire fort d'être informé de leurs bonnes ou mauvaises qualités ; je vous prie de m'envoyer en diligence votre avis que je tiendrai secret , vous assurant qu'il n'y aura personne au monde qui en ait connoissance ,

afin de ne vous attirer, pour ce sujet, aucunes suites qui puissent vous chagriner. En attendant une prompte réponse, je demeure,

Monsieur,

Votre très-affectionné ami

G. PRINCE D'ORANGE.„

A la Haye, le 20 de mars 1673.

Et, par apostille.

" S'il y en a quelques-uns que vous ne jugiez pas mériter de l'emploi, je vous prie de m'en indiquer d'autres à leur place. „

Ruiter lui fit cette réponse :

" Très-noble et très-illustre prince,

" J'ai reçu, avec le respect que je dois, la lettre de votre altesse, datée le jour d'hier, avec les deux listes que je lui renvoie aussi, déclarant à votre altesse selon ses ordres et pour y satisfaire,

Qu'après avoir repassé dans mon esprit la vie, la conduite et les actions des officiers et des capitaines nommés dans les deux listes, je demeure d'accord, par la connoissance qne j'en ai, qu'ils ne sont pas tous pourvus d'un égal mérite, des mêmes capacité et expérience : mais, s'il m'est permis d'en juger, je ne crois pas que

cette égalité se trouve jamais dans une armée. Cependant je n'en connois aucun qui, par des fautes notables, ou par sa mauvaise conduite, doive être regardé comme incapable de servir la prochaine campagne qui leur fournira les moyens d'acquérir plus d'expérience et les mettra en état de rendre des services à la patrie et à votre altesse; me rapportant, du reste, à sa sage et prudente direction.

Outre que mon équipage est tout complet, les levées des autres officiers et capitaines s'avancent, comme je l'écrivis dernièrement d'une maniere plus détaillée u sieur secretaire Huigens, que

je prie ici, par la permission de votre altesse, d'expliquer mes intentions. Je suis,

Très-noble et très-illustre
seigneur et prince,

De votre altesse,

Le très-humble et très-fidele
serviteur

MICHEL DE RUITER. »

A Amsterdam, le 21 mars 1673.

Le prince jugea cependant à propos d'ôter quelques capitaines de dessus la liste et de leur en substituer d'autres. Il voulut, en

outre, qu'on rappellât Corneille Tromp et qu'on le rétablît dans la dignité de lieutenant-amiral sous le college de l'amirauté d'Amsterdam : mais il exigea de Tromp qu'il se réconciliât avec Ruiter ; mit même son rappel et son rétablissement à ce prix. Tromp fit dire au prince qu'il se soumettroit à toutes les conditions qu'il voudroit lui imposer. Ruiter étoit naturellement doux et généreux : il consentit à la réconciliation. Ils se rendirent auprès du prince ; se promirent réciproquement d'oublier le passé, et de vivre à l'avenir dans une amitié fraternelle. Le prince promit à Ruiter que Tromp obéiroit exactement à ses commandemens.

Ruiter fut chargé d'aller dans les colleges des différentes amirautés, afin de les engager à hâter l'armement des vaisseaux que chacun d'eux devoit fournir. Lorsqu'ils furent tous prêts, il leur ordonna de se rendre au Texel, alla les y joindre.

Les préparatifs de guerre qu'on faisoit par terre occupoient tellement le prince d'Orange, qu'il ne put aller au Texel pour faire la revue de l'armée navale. Il écrivit la lettre suivante à Ruiter :

" Noble, équitable, vaillant, bien-aimé, incomparable,

" Nous aurions desiré que les affaires de l'état nous eussent per-

mis de nous rendre à l'armée navale, pour jouir de la satisfaction de voir tant de braves compatriotes qui vont, avec zele, à la défense de leur patrie. La flotte considérable que l'on a équipée est un des plus puissans moyens que l'on puisse employer pour la conservation de l'état; et il y a lieu d'espérer que cette considération rallumera le courage de ceux qui ont l'honneur d'avoir été choisis pour la commander. Les yeux de toute la chrétienté sont fixés sur la flotte des états, et observent attentivement les entreprises et les mouvemens qu'elle fera sous la conduite et la valeur de ceux qui la gouvernent. Hé ! quelle infamie ne seroit-ce pas pour ceux qui au-

roient la lâcheté de manquer à leur devoir dans une occasion si importante et si glorieuse ? Nous sommes fort éloignés de craindre un pareil malheur. Nous espérons, au contraire que, par votre prudence et votre intrépidité, aussi-bien que de ceux qui sont auprès de vous, la gloire que la nation vient d'acquérir sur mer sera soutenue, avec la protection de Dieu, par le nouveau zele et le courage que vous faites paroître. Ils auront sujet de se réjouir et de se féliciter d'avoir été les instrumens qui ont conduit les affaires à une heureuse fin dans une cause si juste. Nous aurons soin de récompenser le mérite et la bravoure de ceux qui en auront donné des preuves signa-

lées, et nous ferons en sorte que les grandes et glorieuses actions ne soient point payées d'ingratitude ; mais qu'elles le soient d'une récompense qui leur sera proportionnée. Je vous prie d'en assurer tous ceux qui sont sous le pavillon, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; et, en même-tems, de faire comprendre à chacun qu'il n'y aura point de grace pour ceux qui ne s'acquitteront pas de leur devoir et qui se rendront coupables de lâcheté. C'est la véritable intention des états et la mienne, que ceux qui le mériteront soient exactement et proportionnément châtiés, suivant la rigueur des ordres de la commission et les loix du pays. De sorte que tous

les

les lâches et ceux qui ne se comporteront pas en braves soldats devant l'ennemi, n'auront rien plus à redouter que l'entrée des hâvres de l'état, parce qu'il leur sera impossible de se dérober à la rigueur de la justice et à l'indignation des peuples qui les poursuivront par-tout. Nous nous persuadons qu'aucun ne voudra s'y exposer ; que chacun, au contraire, tâchera de se signaler par une louable ardeur, dans une occasion si pressante, dans la confiance que Dieu fera réussir le tout au bien et à l'avantage de la patrie, à la gloire immortelle de tous ceux qui l'auront fidélement servie. Je prie Dieu de vous prendre en sa sainte

protection et tous ceux qui sont avec vous. „

Ruiter fit au prince la réponse suivante :

" Sérénissime prince,

» Après avoir envoyé, environ sur le midi, ma derniere écrite à votre altesse, j'ai reçu vers le soir la sienne, par laquelle il lui plaît de nous exhorter à faire notre devoir pour le service de la patrie. J'en suis infiniment redevable à votre altesse. J'en informerai demain sans faute, les officiers généraux et subalternes de l'armée, afin que nous puissions nous comporter tous ensemble de maniere que nous soyons en état de répondre

de notre conduite devant Dieu, devant votre altesse, et devant toute la chrétienté : elle se peut fier là-dessus, ainsi que je fais en sa parole à elle-même, lorsqu'elle m'assure que le lieutenant-amiral Tromp s'accordera et vivra avec moi et les autres membres du conseil de guerre, dans la même confiance et la même union que nous vivons présentement avec les autres. Pour lors je puis me flatter de l'espérance que toutes nos entreprises auront un bon succès et une heureuse issue, sous la protection de Dieu, étant avec tout le respect imaginable », etc.

Le prince lui écrivit de la maniere suivante :

Noble, équitable, vaillant,
bien-aimé, incomparable,

« La vôtre, du 24 de ce mois, nous a été rendue, et nous avons été bien aise d'apprendre les choses dont elle fait mention. Quant au sentiment du vice-amiral Evertsz, qui est que le vice-amiral et le contre-amiral de Zélande doivent précéder en rang ceux du college de l'amirauté d'Amsterdam, nous jugeons à propos que, sans préjudice au droit de personne, les choses seront laissées présentement dans le même ordre qu'elles ont été observées, il y a quelque tems, sur quoi vous pourrez vous régler. D'ailleurs, nous avons re-

commandé très-soigneusement au lieutenant-amiral Tromp de recevoir vos ordres avec le respect et l'obéissance qu'il appartient, ainsi qu'il nous l'a promis. Nous nous persuadons qu'il s'acquittera dignement de ce devoir, et que le tout tendra à une bonne et salutaire fin pour le service de l'état et la conjoncture présente. Je vous recommande en la protection de Dieu », etc.

Pour hâter le départ de la flotte, on avoit proposé à Ruiter de tirer quelques matelots des vaisseaux qui étoient le mieux pourvus d'équipages, de les faire passer sur ceux qui en étoient mal pourvus; mais il s'y étoit opposé, disant qu'une armée navale étoit plus

forte et combattoit mieux avec un nombre de vaisseaux peu considérable, mais bien pourvus déquipages et de tout ce qui leur étoit nécessaire, qu'un plus grand nombre mal équipé qui ne servoit qu'à embarrasser dans une action.

Il pressa sa marche le plus qu'il lui fut possible, afin dexécuter un projet que les états-généraux avoient formé. On avoit rempli plusieurs vaisseaux d'un lest fort pesant, on avoit ordonné à Ruiter d'aller les enfoncer dans la Tamise, pour la fermer et y retenir toute la flotte d'Angleterre ; mais il fut arrêté par les vents et la tempête : l'armée navale d'Angleterre sortit et joignit celle de France ; ainsi

le projet qu'on avoit formé en Hollande ne put être exécuté.

Les deux flottes combinées allerent à la rencontre de celle de Hollande, qui les cherchoit; la joignirent le 7 de juin 1673, près des côtes de Zélande. L'armée d'Angleterre étoit composée de soixante vaisseaux de guerre, et de trente brûlots; celle de France; de trente vaisseaux de guerre et de vingt-un brûlots, ce qui faisoit cent quarante-une voiles. L'armée des états ne consistoit qu'en cinquante-deux navires de guerre, douze frégates, quatorze yachts, et vingt-cinq brûlots, faisant en tout, cent trois voiles. Les officiers et les matelots hollandois, malgré la grande diffé-

rence qui se trouvoit entre leur flotte et celle des ennemis, se regardoient comme plus forts qu'eux : ils disoient que leur général valoit seul une armée, et qu'ils aspiroient au moment de combattre.

Le prince Robert qui montoit le *Royal - Charles*, commandoit le corps de bataille des ennemis : il étoit composé de l'escadre rouge ; le comte d'Estrées avoit l'avant-garde avec l'escadre blanche, et Sprach avoit l'arriere-garde avec l'escadre bleue. L'avant-garde des Hollandois étoit commandée par Tromp, Ruiter étoit au centre, et Bankert à l'arriere-garde. A deux heures après midi, l'escadre du comte d'Es-

trées s'engagea avec celle de Tromp, qui faisoit tous ses efforts pour gagner le vent, et crioit de toutes ses forces : AU LOF, AU LOF. Son escadre fit un feu si terrible sur l'avant-garde des ennemis, qu'il la força de reculer. L'escadre de Ruiter ne tarda pas à s'engager avec celle du prince Robert, et celle de Bankert avec celle de Sprach. Ruiter et Bankert percerent au travers de la flotte ennemie. Ruiter qui montoit le vaisseau nommé les *Sept-Provinces*, faisoit un feu si terrible qu'il écartoit tout ce qui se présentoit devant lui. On assure qu'il dit à ceux qui étoient auprès de lui : *Je vois que les ennemis redoutent encore les Sept-Provinces*. Bankert

perdit son mât de hune d'avant et son grand hunier, ce qui causa du désordre dans son escadre. Ruiter, qui avoit toujours l'œil par-tout, s'en apperçut, alla à lui; rétablit l'ordre dans son escadre, et le combat continua avec une égale fureur de part et d'autre. Ruiter, ne voyant point l'escadre de Tromp, eut peur qu'elle ne fût trop engagée avec les ennemis; il se hâta d'aller la chercher et la joignit sur les six heures du soir. Cette opération se fit avec tant d'ordre, de prudence et d'adresse, que les ennemis dirent eux-mêmes qu'il n'y avoit au monde que Ruiter qui pût faire une pareille jonction d'escadres et de forces, à la vue d'une armée

ennemie, et malgré les efforts qu'elle faisoit pour l'en empêcher.

Lorsque Ruiter joignit Tromp, il le trouva entre le prince Robert et une autre escadre ennemie. Il étoit si pressé qu'il tournoit les yeux de tous côtés pour voir si Ruiter ne venoit pas à son secours. Dès qu'il l'apperçut, il cria à ses équipages qui étoient tout fatigués et près de succomber : *Amis, voici le bon pere*, (c'est ainsi que les matelots nommoient Ruiter), *qui vient nous secourir. Non, je ne l'abandonnerai aussi jamais, tant que je vivrai.* Ruiter écarta les ennemis qui attaquoient Tromp de tous côtés et l'avoient déja forcé de changer deux fois de vaisseau. Les Hollandois presserent

les Anglois si vivement, que ceux-ci se trouverent au soir à plus d'une lieue de l'endroit où ils étoient au commencement du combat. Enfin, sur les dix heures du soir, la nuit devint si obscure, que les deux armées furent obligées de se séparer. Toutes les relations annoncerent qu'on avoit vu dans cette action des prodiges de valeur, de part et d'autre, et principalement du côté des Hollandois, dont le nombre étoit beaucoup inférieur à celui des ennemis. Le comte d'Estrées, qui commandoit l'armée françoise, dit dans la relation qu'il envoya à M. de Seignelai : *Je voudrois, de tout mon cœur, payer de ma vie la gloire d'avoir fait d'aussi belles*

belles actions et d'avoir marqué autant de courage et de prudence que Ruiter l'a fait dans ce combat naval. Cet éloge fait autant d'honneur à celui qui le donne, qu'à celui qui en est l'objet : il montre jusqu'à quel point M. le comte d'Estrées poussoit le desir d'acquérir de la gloire, et c'est ce desir qui fait les Héros.

Le lendemain, le soleil, en paroissant, montra les horreurs de ce terrible combat. La mer étoit couverte de corps morts, de membres épars qui flottoient au milieu des débris des vaisseaux. Ici l'on voyoit des mâts fracassés, des voiles déchirées, des cordages tout coupés, des vergues briseés; là des mâts immobiles an-

nonçoient que plusieurs vaisseaux étoient engloutis dans la mer avec les soldats et les matelots qu'ils portoient.

Les Anglois assurerent dans leurs papiers publics qu'ils avoient remporté la victoire : mais de l'aveu des François mêmes, ils perdirent neuf à dix brûlots, trois ou quatre vaisseaux de guerre, et se retirerent après la bataille à deux lieues au large. Les Hollandois, de leur côté, ne perdirent en tout que cinq ou six brûlots ; ils resterent toute la nuit et le jour suivant dans l'endroit où le combat s'étoit livré. D'ailleurs le projet des Anglois étoit de faire une descente en Hollande ou en Zélande, et de détruire les forces

navales des Provinces-Unies. Les Hollandois, de leur côté, ne cherchoient qu'à se défendre et à garantir leurs côtes. Ceux-ci réussirent dans leur projet, et les autres échouerent dans le leur.

Ruiter se hâta d'envoyer au prince d'Orange et aux états le détail du combat; les pria de lui fournir de la poudre, des boulets et d'autres munitions dont il avoit besoin : il reçut bientôt ce qu'il demandoit, avec des réponses qui exprimoient toute la reconnoissance qui étoit due à ses importans services. Il fit promptement radouber ses vaisseaux, et alla chercher les ennemis. Il les joignit le 14 de juin, sur les quatre heures après midi; les

avant-gardes des deux armées engagerent le combat. Ruiter avança sur le prince Robert; Bankert se trouva aux prises avec le comte d'Estrées; et l'on combattit avec un courage égal de part et d'autre. Ruiter faisoit un feu terrible sur les ennemis, qui l'environnoient de toutes parts et dirigeoient tous leurs coups sur lui. Son fils, Engel de Ruiter, étoit sur un vaisseau à côté du sien, suivoit son exemple, bravoit, comme lui, les dangers, et accabloit ceux qui vouloient lui résister. On combattoit avec tant de fureur, que la nuit étoit avancée lorsque les deux flottes se séparerent. Les Anglois et les François se retirerent vers la Tamise

et les Hollandois resterent sur leurs côtes pour observer les mouvemens des ennemis, et s'opposer aux entreprises qu'ils pourroient faire. Le prince d'Orange écrivit à Ruiter une lettre dont voici la traduction :

« Noble et très-cher, etc.

« Nous avons appris avec une grande satisfaction, de quelle maniere il a plû à Dieu de bénir les armes de l'état sous votre conduite, dans la rencontre que vous avez eue avec l'armée de France et d'Angleterre, où vous avez continué de donner des preuves de votre prudence et de votre

valeur, et nous vous assurons que de si grands services seront reconnus de l'état et de nous en toutes occasions. On a estimé nécessaire de vous envoyer les conseillers des différentes amirautés, pour vous communiquer nos vues au sujet des prochaines opérations de l'armée navale, et de quelle maniere nous avons résolu qu'elle agisse. Vous leur donnerez donc une entiere créance, lorsqu'ils vous déclareront ce que nous leur avons prescrit, et vous vous conformerez à ce qu'ils vous diront touchant les desseins que nous avons formés, et leur exécution. Nous prions Dieu qu'il daigne les accompagner de sa favorable assistance, et vous tenir en

sa sainte garde. A la Haye le 19 juin 1673.

« Votre affectionné ami,

« G. H. PRINCE D'ORANGE ».

Les états-généraux firent radouber les vaisseaux qui avoient été endommagés dans les deux derniers combats. On hâta les travaux nécessaires à ceux que l'on construisoit ; on completta les équipages : on mit à la mer et on alla sur les côtes d'Angleterre, dans l'intention d'attaquer encore les deux flottes combinées. Les ennemis, de leur côté, hâterent les préparatifs qu'ils crurent nécessaires pour remplir les desseins

qu'ils avoient formés contre la Hollande. Ils avoient équipé une flotte de cent huit vaisseaux de guerre et frégates, de vingt-quatre brûlots, outre les yachts et les quaîches, et embarqué sur de petits bâtimens une quantité considérable d'infanterie et de cavalerie, sous les ordres du comte de Schomberg. Ces petits bâtimens chargés de troupes devoient aborder à la côte de Hollande, pendant que les deux flottes seroient occupées à combattre et y mettre tout à feu et à sang. Ruiter fut informé de ce projet et prit toutes les mesures qu'il crut nécessaires pour le faire échouer. Il alla se poster à Schoonevelt; envoya plusieurs bâtimens à la

découverte, avec ordre d'examiner les mouvemens des ennemis et de l'en avertir. Il mit à la voile, en même-tems, un nombre assez considérable de frégates qui avoient ordre d'attaquer les vaisseaux de transport qui chercheroient à aborder aux côtes de Hollande pendant le combat.

Le 12 août, le prince d'Orange se rendit à l'armée navale dans une barque de pêcheurs, portant pavillon. A son arrivée, on le salua de treize coups de canon : on vit la joie se répandre sur tous les visages tant des officiers que des matelots, et l'on entendit toute l'armée crier, à plusieurs reprises, *vive le prince*. Si-tôt qu'il fut arrivé au bord de Ruiter, on assembla

le conseil de guerre, et le prince demanda ce qu'il falloit faire pour sauver des vaisseaux richement chargés qu'on attendoit des Indes orientales, et les empêcher de donner dans la flotte ennemie qui étoit postée proche du Vlie et du Texel. Tous les officiers qui composoient le conseil, dirent, d'une voix unanime, qu'il falloit aller aux ennemis; les attaquer avec tout l'avantage qu'il seroit possible de ménager; lss chasser loin des côtes et des ports des Provinces-Unies, afin de rendre la navigation libre et sûre pour les vaisseaux des Indes. Le prince approuva ce projet, et dit qu'il étoit conforme à celui des états-généraux. Il exhorta ensuite les officiers à s'ac-

quitter de leur devoir. On fit monter tout l'équipage du vaisseau sur le tillac : le prince d'Orange, Ruiter et les autres officiers se placerent sur le demi-pont ; les matelots et les soldats se rangerent autour d'eux, et ceux qui ne trouvoient pas de place grimpoient le long des cordages, pour voir le prince et entendre ce qu'on vouloit leur dire. Ruiter éleva la voix et leur tint ce langage : « Amis, il faut encore en venir aux mains et livrer un troisieme combat. Vous m'avez deux fois secondé avec zele et courage, et je ne doute pas que vous ne le fassiez encore. N'êtes-vous pas tous en général, et chacun en particulier, disposés à vous acquitter de ce que votre

honneur et votre devoir demandent, et à vous comporter en braves gens jusqu'à la mort ? Son altesse, qui est ici présente, vous assure qu'elle aura autant de soin de faire punir les lâches, que de récompenser ceux qui auront signalé leur courage. » Le prince marqua, par un signe, qu'il approuvoit ce que le général venoit de dire. Tout l'équipage cria : *Vive le prince d'Orange*, et la plupart des matelots firent sauter leurs bonnets au dessus de leur tête en signe d'applaudissement. Le prince retourna aussi-tôt à terre, et l'armée mit à la voile : elle consistoit alors en soixante-quinze vaisseaux et frégates, et vingt-cinq brûlots, dix-huit yachts. Il

y avoit quatre mille trois cents douze pieces de canon, dix-sept mille quatre cents cinquante-deux matelots, deux mille cinq cents quatre-vingt-deux soldats. Peu de tems après elle fut renforcée de cent soixante-cinq soldats, et de cent soixante-dix-sept matelots qu'on distribua sur les vaisseaux dont les équipages n'étoient pas complets. Un des vaisseaux des Indes orientales qui s'étoit séparé des autres, tomba au milieu de la flotte ennemie, et fut pris par la Vigerie, capitaine françois.

Les états-généraux, craignant que le reste de la flotte des Indes ne fût enlevé par les ennemis, envoya ordre à Ruiter de livrer bataille. En conséquence, il avan-

ça sur les deux flottes combinées, qui étoient proche du Texel : elles allerent à sa rencontre, et le combat commença le 21 d'août 1673, à neuf heures du matin, proche de Kykduin, et du Helder. La flotte combinée étoit de cent cinquante voiles, parmi lesquels il y avoit cent quatre, tant navires de guerre que frégates. Bankert, qui commandoit l'avant-garde, attaqua celle des ennemis, à la tête de laquelle étoit le comte d'Estrées. Ruiter, qui étoit au centre, s'engagea avec l'escadre du prince Robert qui étoit au milieu des flottes combinées ; et Tromp, qui avoit l'arriere-garde, en vint aux prises avec le vice-amiral Sprach. Le combat devint furieux

à la tête, au centre et à la queue. Les François firent tous leurs efforts pour brûler le vaisseau du lieutenant - amiral Bankert qu'ils avoient séparé, avec quelques autres, du reste de la flotte; mais il trouva moyen de la rejoindre. Pendant ce tems, Ruiter, et le prince Robert faisoient un feu terrible l'un sur l'autre.

Comme la bataille se donnoit près des côtes de Hollande, le bruit du canon avertit les Hollandois que leur flotte étoit aux prises avec celle des ennemis. A l'instant on ouvrit les temples, et les peuples y coururent avec empressement, pour implorer la protection de l'Eternel. Le son des cloches annonçoit le malheur dont on étoit

menacé ; invitoit chaque citoyen à oublier ses affaires particulieres, pour s'occuper de la calamité publique, et à venir demander au maître des destinées son bouclier contre les coups qu'on vouloit porter à la république.

Cependant le combat continuoit avec une égale fureur, et la victoire chanceloit. Ruiter pressoit si vivement le prince Robert qu'il le força de demander du secours par les signaux. Tromp s'étoit tellement avancé au nord avec son escadre et la bleue des ennemis, qu'on ne les voyoit plus. Ruiter, craignant qu'il n'eût besoin de secours, fit vent arriere avec son escadre et celle de Bankert qui l'avoit joint ; avança du côté où il

entendoit tirer Tromp et le vice-amiral Sprach qui étoient aux prises. Le prince Robert, ayant apperçu cette manœuvre, et ayant autant d'inquiétude pour Sprach que Ruiter en avoit pour Tromp, revira avec son escadre, et courut le même bord que les Hollandois: le comte d'Estrées le suivit de l'arriere. Il y avoit déja trois heures et demie que Tromp, qui montoit le *Lion d'or*, et Sprach qui montoit le *Prince Royal*, étoient à côté l'un de l'autre sans manœuvrer les voiles, et faisoient un feu continuel du canon et de la mousqueterie. Il arriva à Tromp une chose qui paroît aussi impossible qu'elle est véritable, c'est que de quatre cents soixante-dix hommes qui

étoient à bord du *Lion d'or*, exposés à de si grands périls et pendant tant de tems, il n'y en eut pas un seul blessé. Gérard Brandt, historien de Ruiter, dit pag. 608 de l'édition *in-folio*, 1698 : « Ce n'est point sur de faux bruits que j'avance ce fait ; je l'ai appris de gens dignes de foi qui ont entendu plusieurs fois le lieutenant-amiral Tromp, et d'autres témoins oculaires, en faire le récit. La plupart des boulets ne portoient point et passoient pardessus les vaisseaux. » Il ajoute : « Ce n'est pas avec une moindre certitude que je puis assurer que le général Ruiter combattit avec un bonheur tout extraordinaire, et qu'il eut très-peu de morts et de blessés. Plusieurs officiers et ma-

telots disent qu'il sembloit que les boulets ne faisoient que bondir contre son vaisseau. Il est constant qu'au plus fort du combat, on l'entendit dire à quelqu'un : *Je vous prie de prendre garde à ce qui se passe. Regardez comme volent les boulets, et écoutez comme ils sifflent; et cependant tous nos agrêts sont encore en état, et presque tout l'équipage est sain et sauf.* »

Tromp força enfin Sprach de prendre chasse : il le poursuivit ; le joignit ; cribla toutes ses voiles ; abattit la plupart de ses mâts et de ses vergues ; lui tua près de quatre cents hommes, et en blessa plus de trois cents ; ce que Tromp apprit dans la suite par le comte d'Asserey, qui commandoit un

vaisseau de l'escadre de Sprach. Les Anglois envoyerent une multitude de brûlots sur le *Lion d'or;* mais ils furent tous détournés. Enfin les Anglois dirigerent tous leurs coups sur ce terrible vaisseau ; abattirent presque tous ses mâts ; le percerent en tant d'endroits, qu'on fut obligé de le séparer de l'armée et de le remorquer. Tromp passa à bord d'un autre vaisseau, y fit arborer pavillon d'amiral, et continua de se tenir aux flancs du *Prince Royal*, que montoit Sprach et qui se trouva aussi obligé d'en changer. Le vaisseau que ce dernier venoit de monter fut si maltraité, qu'il fut encore forcé de l'abandonner. Il se jeta dans un canot pour se rendre

à bord du *Royal Charles ;* mais un brûlot donna dans le canot, le fracassa et le fit couler bas avec tous ceux qui étoient dedans. Ainsi périt ce brave vice-amiral anglois, qui, par son courage et la douceur de son caractere, s'étoit acquis l'estime et l'amitié de tout le monde : il fut regretté des ennemis mêmes.

Le combat duroit encore entre l'escadre de Tromp et celle de Sprach, lorsque Ruiter arriva. Le prince Robert, qui le suivoit de près, ne tarda pas à paroître. Alors il se livra encore un combat furieux. La mer retentissoit des coups de canon qui se succédoient rapidement, et partoient souvent ensemble : les flammes pénétroient à travers l'épaisseur de la fumée,

comme l'éclair qui passe au travers des ténebres ; les boulets, les chevilles de fer, les mitrailles, les balles, les éclats de bois voloient sans cesse de tous côtés. Ce combat terrible dura jusqu'à la nuit : les flottes combinées se retirerent sur les côtes d'Angleterre, et celle de Hollande resta près des siennes. Les Hollandois perdirent dans ce dernier combat deux vice-amiraux, quatre capitaines, du nombre desquels étoit Jean Gelder, gendre de Ruiter : plusieurs autres officiers furent dangereusement blessés. Aucun de leurs vaisseaux ne fut pris ; mais il y en eut beaucoup de fort maltraités. La perte fut plus considérable du côté des Anglois. Le vice-Amiral Sprach

périt, comme on l'a vu : plusieurs officiers de marque furent tués avec un nombre considérable de matelots et de soldats. Deux de leurs vaisseaux de guerre furent coulés bas, et plusieurs autres furent brûlés; la perte des François ne fut pas si considérable. Les deux flottes combinées se retirerent dans leurs ports.

Après la bataille, Ruiter assembla les lieutenans - amiraux Bankert, Van-Nès et Tromp, pour nommer des vice - amiraux à la place de ceux qui avoient été tués. Dans la promotion qu'on fit alors, Engel de Ruiter, fils du général, fut élu contre - amiral d'Amsterdam, ce qui fut confirmé par le prince d'Orange. Les Hollandois,

ne voyant plus de vaisseaux ennemis, allerent mouiller entre le Texel et le Vlie, d'où l'on envoya les blessés à terre.

La satisfaction que Ruiter goûtoit d'avoir sauvé sa Patrie, étoit troublée par la perte de son gendre, le capitaine *Jean Paulusz Van-Gelder* qui avoit été tué dans le dernier combat: il l'estimoit beaucoup à cause de son mérite. Ce grand homme sut cependant calmer sa douleur par sa fermeté. Il disoit à ceux qui le plaignoient sur sa perte: *Je sais que ce sont les fruits de la guerre; que je dois me soumettre à la volonté de Dieu. C'étoit aujourd'hui son tour; ce sera, peut-être, le mien demain.* Voyant qu'il se trouvoit obligé de passer sa vie au milieu

milieu des dangers, il avoit continuellement la mort devant les yeux, et tâchoit de se préparer à une heureuse fin. Il lisoit souvent un ouvrage intitulé : *Les consolations de l'ame fidelle contre les frayeurs de la mort.*

Les états, instrnits du succès de la bataille, déciderent qu'il falloit envoyer à l'armée navale des munitions de toute espece, pour qu'elle tînt la mer pendant quelque tems ; et la rendît entiérement libre aux vaisseaux qu'on attendoit des Indes orientales : mais il n'en arriva que deux : les Anglois en avoient pris quatre près de l'île Sainte-Hélene.

Ruiter, voyant que la saison étoit trop avancée pour tenir la

mer avec sa flotte, résolut de la faire rentrer dans les ports. Le 23 de septembre il donna le signal du départ, et chacun prit la route du hâvre où il devoit se retirer. Le lendemain il arriva à Hellevœts-luis, et se rendit le 27 à la Haye, où, selon l'usage, se tenoit l'assemblée des états-généraux. Il étoit accompagné des lieutenans-amiraux, Van-Nès et Tromp. Voici la traduction du registre des résolutions de leurs hautes puissances (*). "Les lieutenans-amiraux,

(*) Extrait du registre des résolutions de leurs hautes-puissances les seigneurs états-généraux des Provinces-Unies, le mercredi 27 septembre 1673, à quatre heures et demie du soir.

de Ruiter, Van-Nès et Tromp, ayant comparu à l'assemblée, pris leur séance ordinaire et étant demeurés couverts, ont fait devant leurs hautes puissances un rapport sommaire de leur derniere expédition. Sur quoi ayant été délibéré, le sieur Pompe, président de l'assemblée, a remercié les sieurs lieutenans-amiraux, de Ruiter, Van-Nès et Tromp, au nom et de la part de leurs hautes puissances, et déclaré qu'elles sont très-satisfaites de leurs services, de leur conduite, de leur courage, enfin de la maniere dont ils se sont comportés dans les trois dernieres batailles, données, depuis peu, entre l'armée navale de cet état et celle de deux puissans rois, celui de France

et celui d'Angleterre, les 7, 14 de juin, et 21 d'août dernier; en outre il a recommandé auxdits lieutenans-amiraux de continuer à montrer le même zele et la même valeur dans toutes les occasions qui pourront se présenter. »

Les états de Hollande accorderent une rente perpétuelle à Ruiter, et lui en donnerent le brevet qui étoit, à-peu-près, conçu en ces termes :

« Les Etats de Hollande et de Ouest-Frise.

« A tous ceux qui ces présentes verront : Salut. Savoir faisons que voulant reconnoître la valeur, le courage, le zele et la bonne

conduite avec laquelle le sieur Michel de Ruiter, lieutenant-amiral de Hollande et de Ouest-Frise, en qualité de commandant en chef de l'armée navale de cet état, sous la direction de son altesse le seigneur prince d'Orange, amiral général des Provinces-Unies, a attaqué et combattu, avec ladite armée navale, en trois diverses batailles, pendant l'expédition maritime de cette année 1673, les deux armées ennemies des rois de France et de la Grande-Bretagne jointes ensemble, lesquelles il a, par la bénédiction de Dieu, tellement maltraitées que les desseins des susdits rois contre ces états ont été entiérement dissipés. Comme nous avons résolu et statué de

donner à perpétuité audit lieutenant-amiral de Ruiter, à ses héritiers, successeurs et ayant-cause après lui, ou à ceux qui auront été par lui ou par eux substitués en leurs droits, une rente annuelle et perpétuelle de deux cents quarante livres, à quarante gros la livre (*), ainsi que par ces présentes créons, donnons, assignons et constituons la susdite rente de deux cents quarante livres par an au profit dudit sieur de Ruiter, ses héritiers, successeurs et ayant-cause après lui, ou à ceux qui auront cession de leurs droits; et

(*) Cette somme faisoit, à peu-près, celle de 2240 liv. monnoie de France.

ce en reconnoissance comme dessus. Promettant de payer, tous les ans, ladite rente à deux termes, dont le premier écherra le 23 de mars 1674, et l'autre le 23 de septembre suivant, à continuer à l'avenir de terme en terme par demi-année. Enjoignons et ordonnons au receveur général de notredit pays, étant à présent en charge, et à ceux qui y seront ci-après, de payer, faire payer irrévocablement la susdite somme, aux termes susdits, sur la quittance de ceux qui auront droit de toucher. En foi de quoi nous avons fait ici apposer notre grand sceau, et fait signer la présente par trois de nos conseillers députés, et par notre secretaire. Fait à la Haye le

23 de septembre 1673 ». Cette pension perpétuelle qu'on accordoit à Ruiter, étoit bien glorieuse pour lui. Elle faisoit un témoignage authentique des services qu'il avoit rendus à sa patrie, et de la reconnoissance qu'elle lui en marquoit.

La République de Hollande essuya, dans ce tems, les vicissitudes les plus étonnantes. Les rois de France et d'Angleterre qui avoient été ses alliés et l'avoient défendue contre l'empereur et le roi d'Espagne, chefs, de la maison d'Autriche, étoient ensuite devenus pour elle des ennemis implacables : ils se proposoient de la détruire et l'attaquoient de toutes parts. Dejà les François

avoient envahi une partie de ses possessions et menaçoient le reste; les Anglois s'étoient joints à eux, et, pour hâter sa perte, vouloient l'attaquer aussi par mer et par terre. L'empereur et le roi d'Espagne, devenus depuis ses alliés, la secoururent et la conserverent. L'empereur lui envoya des troupes qui forcerent les François à évacuer les places dont ils s'étoient rendus maîtres; le roi d'Espagne fut médiateur entr'elle et l'Angleterre; engagea cette derniere puissance à conclure la paix avec cette république le 19 février 1674.

La paix n'étant pas faite avec la France, on crut qu'il étoit nécessaire de tenir la marine en état de résister à cette puissance formida-

ble : on en confia encore le soin à Ruiter ; et le prince d'Orange le nomma son lieutenant-amiral-général de Hollande ; lui en donna la commission datée du 21 février 1674. Ruiter prêta serment de fidélité entre les mains du prince le 27 de ce mois.

Le même jour, il présenta au prince un mémoire par lequel il lui conseilloit de faire promptement équiper une forte escadre de vaisseaux de guerre pour tâcher de s'emparer de la Guadeloupe, de la Grenade et des autres Antilles qui appartenoient aux François. Il annonça que les sujets de la République en pourroient tirer un grand avantage par le commerce qu'ils y feroient ; marqua, en

même-tems, le nombre des vaisseaux de guerre, de frégates, de brûlots, de flûtes, et celui des troupes qu'il croyoit nécessaires pour cette expédition. L'exécution de cette entreprise parut si avantageuse, qu'on résolut de la tenter. Leurs hautes puissances décidérent qu'on équiperoit et qu'on mettroit en mer dix-huit navires de guerre, montés, l'un portant l'autre, de soixante-six à quatre-vingt pieces de canon, et de quatre cents matelots; vingt-quatre autres, montés de cinquante à soixante canons, et de trois cents matelots; douze, montés de quarante à cinquante canons, et de deux cents matelots; douze frégates, montées de trente à trente-

six canons, et de cent trente matélots ; dix-huit brûlots, dix-huit senaus, vingt-quatre flûtes, douze grandes galiottes et douze petites. Tous ces vaisseaux devoient être pourvus de vivres pour six mois, et les frais de l'armement devoient monter à 4955762 livres. Lorsque cette flotte fut équipée, on en donna le commandement au lieutenant-amiral-général. Il mit à la voile le 9 de mai ; arriva devant la Martinique le 19 de juillet ; le 20 il fit faire une descente du côté du fort Royal, mais qui n'étoit pas fortifié comme il l'est aujourd'hui. La hauteur sur laquelle il est, à environ dix-huit toises au dessus du niveau de la mer : il n'avoit alors pour

fortifications

fortifications qu'une double palissade et deux batteries à barbette, une pour défendre l'entrée du port, l'autre du côté de la rade : mais les François s'étoient mis en état de défense. Malgré les précautions que les Hollandois avoient prises pour que leur projet contre les îles de l'Amérique ne fût pas connu, le roi de France en fut instruit et prit des précautions en conséquence. Lorsque les Hollandois firent leur descente, ils perdirent tant de monde que Ruiter crut qu'il seroit imprudent de former l'attaque du fort, et fit rembarquer ses troupes, mit à la voile pour retourner en Hollande, où il arriva au commencement d'octobre 1674. Le projet de Rui-

ter étoit bien concerté ; mais on manqua de discrétion ; les François furent avertis et se tinrent sur leurs gardes. Peu de tems après deux seigneurs anglois, qui faisoient alors leur séjour à la Haye, se rendirent à Amsterdam, inviterent Ruiter à manger chez eux, et lui proposerent, de la part du roi, de faire un voyage en Angleterre, lui assurant que sa majesté Britannique desiroit de le voir, et de lui marquer combien elle avoit conçu d'estime pour lui. Ruiter répondit avec respect à cette invitation ; pria ces seigneurs anglois de dire à sa majesté Britannique qu'il sentoit tout le prix de l'honneur qu'elle lui faisoit ; mais que sa santé, détruite par les fa-

tigues, ne lui permettoit pas de faire ce voyage. Le faste et les grandeurs n'avoient point pour lui d'appas : il aimoit mieux rester à Amsterdam au milieu de sa famille qu'il chérissoit, que d'aller à la cour d'un grand roi. On a vu ci-dessus que le roi d'Angleterre avoit fait Engel de Ruiter, fils du lieutenant-amiral-général, chevalier en 1668 : sa majesté Britannique lui en envoya des lettres-patentes dans lesquelles elle lui confirma cette dignité, et donna au pere les éloges les plus flatteurs. Elles sont signées du 4 mars 1674.

On a vu dans la vie de du Quesne, que les Messinois s'étoient révoltés contre l'Espagne, et avoient appellé le roi de France à leur

secours. Le monarque espagnol, qui sentoit combien il étoit intéressant pour lui de faire rentrer ces rébelles dans le devoir, pria les états-généraux, ses nouveaux alliés, d'envoyer une flotte dans la Méditerranée, et d'en donner le commandement à Ruiter qu'il regardoit comme le plus grand homme de mer qu'il y eût alors. On résolut d'envoyer au secours des Espagnols dix-huit vaisseaux de guerre, six senaus, quatre brûlots, et deux bâtimens de transport, tous commandés par le général Ruiter. Lorsque ce général vit la liste des vaisseaux qu'on se proposoit d'envoyer, il dit qu'il falloit augmenter le nombre de ceux de guerre; que dix-huit ne

seroient pas suffisans pour résister, dans les mers de Sicile, aux François qui étoient très-bons marins, principalement les provençaux, et qui avoient de fort gros navires ; que d'ailleurs il comptoit fort peu sur les Espagnols ; qu'il étoit persuadé qu'en augmentant un peu le nombre des gros navires hollandois, on réussiroit mieux qu'avec les armées des deux nations jointes ensemble. La plupart de ceux qui étoient à la tête du gouvernement, prétendirent que l'armée navale seroit assez forte ; soit qu'ils voulussent éviter les frais, soit qu'ils n'eussent pas une haute idée des François, ou qu'ils espérassent trop de leurs alliés. Un conseiller de l'un des colleges

de l'amirauté de Hollande, s'entretenant un jour avec Ruiter sur cet armement, et voyant qu'il avoit de la répugnance à aller en Sicile avec si peu de forces, lui dit : *Je ne crois pas, monsieur, qu'étant dans un âge avancé, vous commenciez à devenir timide et à perdre courage.* Ruiter lui répondit : *Non, je ne commence pas à perdre courage; j'expose volontiers ma vie pour l'état; mais je suis fâché de voir que ceux qui le gouvernent, exposent ainsi son pavillon et son honneur.* Un autre jour, plusieurs de ceux qui étoient de la régence le prierent de vaincre sa répugnance et de faire la campagne. Il leur dit : *Les ministres de l'état ne doivent point me prier;*

ils doivent me commander. Si l'on m'ordonnoit d'aller en mer avec un seul pavillon, je ne le refuserois pas. Je serai toujours prêt à hasarder ma vie par-tout où l'état voudra hazarder sa banniere. Ses amis lui conseillerent de refuser entiérement d'entreprendre cette expédition avec si peu de forces. Il leur répondit qu'il se croyoit obligé d'exécuter les ordres des états.

Pendant qu'on faisoit les préparatifs pour son embarquement, il fut attaqué d'une douleur terrible de dents, d'une colique violente et de la gravelle. On lui conseilla de se servir de ce prétexte, qui étoit très-plausible, pour se dispenser d'aller en mer;

mais il répondit : *Je ferai encore cette campagne, quand même je serois obligé de me faire porter au vaisseau.* Cependant sa santé se rétablit, et il se disposa à partir. Il avoit un pressentiment de ce qui devoit lui arriver. On assure qu'en prenant congé d'un de ses plus intimes amis, il lui dit : *Mon cher ami, je vous dis adieu, et non pas simplement adieu, mais adieu pour jamais ; je ne crois pas revenir. Je ne finirai pas cette expédition : je périrai avant qu'elle soit achevée.* Lorsqu'il se sépara de sa femme, de sa fille, de son gendre, et de ses autres parens, on remarqua en eux une tristesse extraordinaire. Ses inquiétudes, qu'il ne pouvoit leur dérober,

sembloient leur annoncer des malheurs certains.

Enfin, lorsque ses préparatifs furent faits, le prince d'Orange lui donna ses instructions, où il lui étoit ordonné, entr'autres choses, de ne pas employer plus de six mois dans son expédition, en y comprenant le tems d'aller et de venir. Il mit à la voile le 3 de septembre 1675; arriva à Cadix le 26: il fut obligé d'y rester plusieurs jours pour faire réparer son vaisseau. Il en partit le 7 d'octobre; prit son cours vers le détroit de Gibraltar; se rendit à la baie d'Alicante, et à Cagliari le 3 de décembre: le 21 il arriva à la rade de Melazzo, où il trouva un vaisseau de guerre espagnol, et qua-

torze galeres. Le 3 de janvier 1676, on l'avertit que la flotte ennemie dirigeoit sa route sur la sienne : il mit promptement à la voile, pour aller à sa rencontre ; la joignit le 7 : mais il étoit tard ; la nuit empêcha les deux armées de combattre. A la pointe du jour, Ruiter vit les François qui couroient le même bord que lui. Les deux armées chercherent à gagner le vent l'une sur l'autre : celle de France y réussit. Sur les huit heures du matin, Ruiter examina la flotte contre laquelle il alloit combattre ; la voyant composée de trente voiles, dont il y en avoit vingt de guerre, et le reste composé de brûlots, de galiottes, etc. il fut déconcerté. On lui avoit assuré que

la flotte françoise qui venoit au secours de Messine, n'étoit que de douze vaisseaux de guerre, de quelques bâtimens de charge qui portoient des vivres : d'ailleurs l'ennemi avoit gagné le vent sur lui. Il sentit cependant qu'il étoit impossible d'éviter le combat, et résolut d'aller lui-même attaquer les ennemis. Sa flotte étoit composée, comme on l'a déjà vu, de dix-huit vaisseaux de guerre hollandois et d'un espagnol, de six frégates légeres, de quatre brûlots, et de deux bâtimens de charge. Il la divisa en trois escadres, chacune de six navires de guerre et de quatre autres bâtimens ; prit le commandement du corps de bataille, donna celui de

la tête au contre-amiral Verschoor, et celui de la queue au vice-amiral Haan. Le vaisseau espagnol, commandé par Mathieu de Laye, étoit joint au corps de bataille. Du Quesne, lieutenant-général des armées navales de France, commandoit la flotte ennemie : il divisa aussi son armée en trois escadres : se mit au centre, donna l'avant-garde au marquis de Preuilli d'Humieres, et l'arriere garde à M. de Gabaret.

Ruiter se plaça de maniere que les ennemis ne pouvoient entrer dans le port de Messine, sans passer au travers de la flotte hollandoise. M. du Quesne qui n'aspiroit pas moins que lui à livrer bataille, arriva sur les Hollandois

Hollandois vers les neuf heures du matin ; en si bon ordre, que Ruiter dit depuis qu'il n'en avoit jamais vu un meilleur. L'armée hollandoise étoit entre Stromboli et Salino. Les vaisseaux qui se trouvoient le plus de l'avant, s'engagerent et firent feu les uns sur les autres. Alors les deux corps de bataille entrerent en action, et bientôt après les deux arriere-gardes. Les deux plus grands hommes de mer qu'il y eût alors, sont aux prises: l'amour de leur patrie, la rivalité, les excitent l'un contre l'autre : ces deux héros déploient les plus grands talens, le plus grand courage, et se font admirer de tous ceux qui les voient. Ruiter profite d'une position avantageuse où il se trou-

ve, lâche toutes ses bordées sur son ennemi ; du Quesne le serre et lui lâche toutes les siennes : la mêlée devient terrible ; on s'engage de toutes parts ; on fait un feu si épouvantable que Ruiter en est lui-même étonné. Il écrivit depuis aux états-généraux que de sa vie il ne s'étoit trouvé dans un combat plus terrible. Du Quesne commanda au chevalier de Tourville, dont il connoissoit l'intrépidité, de conduire un brûlot sur le vaisseau de Ruiter, à la faveur de l'épaisse fumée qui enveloppoit les deux flottes. Le chevalier brava le feu des matelots de Ruiter, avança tout près de son vaisseau ; mais l'amiral hollandois fit si à propos diriger son canon sur lui, qu'il

abattit son mât de hune, le mit hors d'état de manœuvrer : les François y mirent le feu, pour qu'il ne tombât pas entre les mains des ennemis. Un second brûlot essuya le même sort, et celui qui le conduisoit fut tué. Un troisieme, que commandoit le chevalier de la Galissonniere, fut coulé bas entre les lignes des deux armées. Du Quesne s'apperçut que Ruiter s'étoit laissé emporter par la chaleur du combat, et que son arriere-garde étoit fort éloignée de lui ; il donna ordre au chevalier de Tourville d'aller sur elle ; de l'enfermer entre quatre vaisseaux qu'il commandoit, et l'arriere-garde des François ; mais le calme qui survint tout-à-coup, empêcha que ce

projet ne réussît. Les Hollandois disent eux-mêmes dans la relation qu'ils ont donnée de cette bataille, que le chevalier de Leri, qui montoit un vaisseau de la division de M. du Quesne, pénétra jusqu'au milieu de leur arriere-garde; tomba sous le feu de quatre de leurs vaisseaux; se soûtint avec une fermeté admirable et rejoignit sa flotte. Le combat dura jusqu'à quatre heures et demie du soir : la nuit le fit cesser.

Le lendemain Ruiter écrivit aux états; leur rendit compte de la bataille; leur annonça que tous leurs officiers et leurs matelots avoient montré beaucoup de courage; que les ennemis l'avoient forcé lui-même à les admirer. Il

paroît certain que les Hollandois perdirent plus de monde que les François : leur contre-amiral Nicolas Verschoor, qui commandoit l'avant-garde, fut tué : un de leurs vaisseaux de guerre fut coulé bas. Les deux armées s'écarterent et s'occuperent réciproquement à radouber leurs vaisseaux. Le prince de Montesarchio joignit l'armée hollandoise avec dix vaisseaux de guerre espagnols, et un brûlot : M. d'Albermas joignit la flotte françoise avec un pareil nombre de vaisseaux. L'armée de Hollande prit son cours vers le cap Melazzo ; de là elle se rendit à Palerme pour réparer entiérement ses vaisseaux et faire panser ses blessés.

M. du Quesne, croyant qu'il

étoit plus important de porter du secours à Messine que de livrer un second combat, qui pourroit ne servir encore qu'à faire périr des hommes, sans avoir des suites avantageuses, fit le tour de la Sicile, et entra dans Messine le 21 de janvier 1676. Ruiter fit avertir le prince de Montesarchio et le vice-roi, que les six mois qu'il devoit rester sur les parages de la Sicile étant près d'expirer, il se disposoit à reconduire sa flotte en Hollande. Le vice-roi se rendit à son bord, lui fit les instances les plus pressantes pour l'engager à rester; lui offrit une chaîne d'or très pesante et une médaille d'un très-grand prix. Ruiter la refusa, et lui dit : *Quand même on voudroit*

me donner la Sicile entiere, je ne resterois pas un seul jour au delà du tems qui m'a été prescrit, sans en avoir reçu ordre de la part des états. Si on m'en fait voir un nouveau, je demeurerai. Le vice-roi se retira, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur lui. Ruiter dit à son pasteur, en riant : *Le vice-roi étoit embarrassé de sa chaîne d'or et de sa médaille. Vous deviez les prendre.* On assure que le marquis de Villa-Franca lui offrit cent mille livres de la part du roi d'Espagne, pour l'engager à rester; qu'il les refusa, et lui dit qu'il ne devoit pas rendre des services contraires aux loix que lui imposoit le devoir. Lorsque ses préparatifs furent faits, il mit à la voile, alla

à Naples. Le marquis de Los-Velès, vice-roi de ce pays, se hâta de lui rendre visite sur son bord. Ruiter profita de cette conjoncture pour demander la liberté de vingt-trois pasteurs, ou ministres de Hongrie, qui avoient été arrêtés pour cause de religion, et servoient en qualité de forçats sur les galeres de Naples, et de trois autres qui étoient sur celles d'Espagne où on leur faisoit essuyer le plus terrible traitement. Il tint ce langage au vice-roi : " On a écrit plusieurs fois à votre excellence, pour la prier de mettre en liberté les pasteurs de Hongrie qui sont aux galeres. Je sais qu'on a un peu relâché leurs chaînes, mais elles ne sont pas brisées. Je de-

mande, encore une fois, cette faveur à votre excellence. Je ne vois pas que ces gens-là aient mérité un pareil supplice. Votre excellence me fait l'honneur de me témoigner que mon arrivée lui est agréable; de me donner des marques d'estime et d'affection, dont je suis très-satisfait; mais je la supplie de croire que rien n'est à présent capable de me causer de la joie. A quel plaisir pourrois-je être sensible? et comment veut-on que je jouisse, avec satisfaction, des honneurs qu'on me fait; tandis que ces pasteurs, mes très-chers freres, sont, en qualité de misérables forçats, traités avec la derniere inhumanité? Si votre excellence a véritablement des

égards pour moi, et autant d'affection qu'elle m'en témoigne, elle peut m'en donner des preuves en délivrant ces infortunés des fers qui les accablent. » Ce discours fut prononcé d'un ton si touchant, que tous ceux qui l'entendirent, verserent des larmes. Le vice-roi lui répondit : « Il est vrai que j'ai reçu les lettres dont vous me parlez, et je les ai lues avec attention. J'ai moi-même du déplaisir de voir ces honnêtes gens réduits à la dure extrémité des galeres ; mais vous savez que je dépends du roi, mon maître, dont je ne connois pas les intentions sur ce sujet ; et n'étant pas muni d'un plein pouvoir à cet égard, je ne puis faire ce que je souhaiterois

de tout mon cœur. D'ailleurs ce sont les prisonniers de l'Empereur. J'ai regret que ce que vous me demandez ne soit pas en ma puissance, mais il est en celle du roi mon maître, et de sa majesté impériale, à qui il faudroit en écrire. » A cette réponse, Ruiter prit un air de tristesse qui frappa le vice-roi, au point qu'il ajouta : « Que pourroit - on refuser à un aussi grand homme que vous, qui êtes le conservateur de ces pays, et à qui nous avons tant d'obligations ? Je les ferai donc délivrer pour l'amour de vous ; mais à condition que vous les prendrez sur vos vaisseaux, et que vous ne les ferez point aborder sur les terres de la domination de mon

roi, ni de celle de l'empereur, parce qu'il pourroit leur arriver encore pis. Il ne seroit pas alors en mon pouvoir de les protéger; et ce que je fais ici, je l'entreprends sans ordre; mais je crois servir mon roi en vous les donnant, quoique ce soit sans sa permission. C'est même le seul motif qui m'oblige de vous accorder une chose que vous me demandez avec tant d'ardeur. Oui, leur liberté vous est accordée. » Ruiter remercia le vice-roi, et lui dit qu'il alloit dans le moment les envoyer chercher. Le vice-roi y consentit, et peu après on les amena à son bord. L'état déplorable dans lequel ils parurent, excita la compassion de tous ceux qui étoient présens. Ils

remercierent

remercierent Ruiter comme leur libérateur. Il leur dit : « C'est à Dieu que vous devez rendre des actions de graces ; pour moi je n'ai fait que ce que mon devoir exigeoit ; mais j'ai appris que vous n'étiez pas tous des réformés, qu'il y avoit parmi vous des Luthériens. » Ils lui dirent que cela étoit vrai. « Vous voyez, repliqua-t-il, que les papistes vous regardent tous comme étant d'une même religion, et qu'ils vous ont tous également tourmentés. Aussi, dit un des réformés, avons-nous, comme freres, porté une commune croix, et partagé les aumônes qu'on nous a faites. » Ruiter leur fit donner une somme suffisante pour leurs vêtemens et leur sub-

sistance ; les congédia, en leur disant : « Allez donc en paix, et si vous retournez jamais dans votre pays, que chacun de vous fasse tous ses efforts envers les siens pour que vous viviez tous dans une parfaite union : ce sera le plus agréable remercîment que vous puissiez me faire. » Ruiter est admirable dans toutes ses actions : à peine parle-t-il à ces pasteurs du service qu'il leur a rendu, il ne songe qu'à les exhorter à vivre en union et en paix.

Le même jour qui étoit le 12 de février, il entra dans Naples, accompagné des officiers généraux et des capitaines ; alla saluer le vice-roi qui lui fit le plus grand accueil, et lui envoya des rafraî-

chissemens de toute espece. Il lui fit présenter en même-tems, de la part du roi, le portrait de ce monarque, enchassé dans de l'or émaillé, enrichi de diamans, dont il y en avoit huit fort gros, et d'un très-grand prix, avec une chaîne d'or, pour attacher le portrait sur l'estomac. On y ajouta un bassin d'argent et un bâton garni de diamans; enfin un sabre, dont la poignée étoit de corail. Il fit cependant ses préparatifs pour son départ; écrivit à leurs hautes-puissances, leur demanda leurs intentions sur le séjour qu'il devoit faire sur la mer de Sicile, et partit le 19 de février pour se rendre à Palerme, où il arriva le 23 du même mois, et fit radou-

ber ses vaisseaux. Pendant qu'il y étoit occupé, dix navires de guerre espagnols joignirent sa flotte, avec une patache et un brûlot. Dans le même tems, il reçut ordre des états-généraux de rester encore six mois sur la mer de Sicile, même plus, suivant les conjonctures. Le 20 de mars, la flotte hollandoise et l'escadre d'Espagne firent voile vers Melazzo. Lorsqu'on y fut arrivé, on fit assembler les officiers des deux nations, pour délibérer sur les opérations qu'on devoit entreprendre, et l'on convint qu'il falloit attaquer Messine très-promptement par mer et par terre. Pour exécuter ce projet, on se hâta de partir, et on arriva devant Mes-

sine le 27 de mars. La nuit suivante on mit des sentinelles entre l'armée et la ville, pour n'être pas surpris par une attaque subite. Ruiter, ayant examiné la position de Messine, jugea qu'il étoit impossible de l'attaquer par mer, parce que les ras de marée qui se trouvent dans le détroit du Fare, font souvent dériver les vaisseaux, et les portent à plus de deux lieues, sans qu'on puisse éviter cet inconvénient. D'ailleurs on apprit que l'armée de terre espagnole qui vouloit assiéger la ville, avoit été battue par les François; que l'armée navale des derniers étoit sortie du hâvre de Messine, et s'étoit postée sous le canon des châteaux. Ruiter décida qu'il

falloit mettre à la voile avec le flot pour attirer les ennemis au large et leur livrer bataille. Ainsi on fit voile sur le soir, et on avança pendant la nuit vers les côtes de la Calabre; mais les François resterent dans leur position. Les Hollandois s'arrêterent à deux lieues et demie au sud de Messines; y croiserent jusqu'au mois d'avril, qu'ils partirent pour aller vers Augusta, dans le dessein de l'attaquer et de s'en rendre maîtres. Ils y arriverent le 14; mais ils furent repoussés par la violence du vent, et ne purent entrer dans la baie que le 20. Voyant que l'ennemi étoit sur ses gardes, ils ne jugerent pas à propos de former l'attaque; d'ailleurs Ruiter

reçut avis que la flotte françoise étoit sortie de Messine. Il résolut d'aller la chercher et de lui livrer bataille; leva promptement l'ancre, pris le large pendant la nuit. Le 21 d'avril il apperçut l'armée françoise : elle étoit composée de trente vaisseaux de guerre, de trois frégates et de sept brûlots. Le marquis d'Albermas, Chef d'escadre, commandoit l'avant-garde; M. du Quesne étoit au corps de bataille; le marquis de Gabaret, aussi chef d'escadre, commandoit l'arriere-garde. L'armée des Hollandois, à laquelle s'étoit jointe l'escadre espagnole, montoit à vingt-sept vaisseaux de guerre, six frégates légeres, quatre brûlots et neuf galeres. Ruiter la divisa en

deux escadres, prit le commandement de l'avant-garde, mit le vice-amiral de Haan à l'arriere-garde; les Espagnols, commandés par Don Francisco de la Cerda, se mirent au centre.

Les deux armées portant l'une sur l'autre, se joignirent le 22 avril, vers les deux heures après midi. Ruiter arriva vent arriere sur les François, fit le signal pour que chacun prît le poste qui lui avoit été marqué. Il s'engagea avec l'avant-garde des François, et le combat commença à la vue du Montgibet. On fit un feu terrible de part et d'autre. Tandis que l'avant-garde des Hollandois étoit aux prises avec celle des François, le corps de bataille, com-

posé d'Espagnols, restoit si éloigné sous le vent, qu'aucun de ses coups ne portoit, quoiqu'il en tirât une très-grande quantité, ce qui fut cause que l'arrière-garde hollandoise qui suivoit les Espagnols, tarda un peu à s'approcher. Ruiter, voyant que ce retard de la part des Espagnols le mettoit dans le cas d'être environné, ou coupé par les ennemis, prit le parti de les attendre, avec les voiles brassées sur le mât, et d'essuyer toutes les bordées des François qui passerent, en très-bon ordre, à son côté; mais il faisoit sur eux un feu si terrible qu'il les écartoit : c'étoit un lion rugissant qu'on n'osoit aborder. Les Espagnols arriverent enfin et

attaquerent les François avec un courage qui tenoit de la fureur. Il est certain qu'on entendit dire à un de leurs principaux officiers : *Si la puissance de Dieu pouvoit s'acquérir par l'épée, elle seroit bientôt à moi.* Le combat devint terrible; tous les vaisseaux des deux armées vomissoient à la fois un feu épouvantable; le bruit du canon qu'on entendoit de plusieurs lieues avertissoit que le fameux Ruiter et le grand du Quesne étoient aux prises. La victoire, comme étonnée de leur ardeur à combattre, de leur habileté à commander, ne sait de quel côté elle doit se tourner. Un boulet atteint Ruiter, lui emporte le devant du pied gauche, lui casse les deux os

de la jambe droite, un peu au dessus de la cheville : il tombe et se blesse encore à la tête. On l'emporte promptement pour le panser. Les Hollandois, malgré le malheur arrivé à leur général, continuent de combattre. On assure que Ruiter, oubliant ses douleurs, crioit de dessus son lit : *Courage, mes enfans, courage ;* et qu'il donnoit encore ses ordres que Girard Kallembourg, son premier capitaine, faisoit exécuter. Sur le soir on l'avertit que cinq vaisseaux hollandois étoient si maltraités qu'on auroit beaucoup de peine à les sauver, que plusieurs autres étoient tout désemparés : il ordonna qu'on les remorquât et qu'on se retirât à Syracuse. La nuit favorisa la re-

ttaite des Hollandois. La flotte française resta toute la nuit dans l'endroit où le combat s'étoit donné, fit voile vers Syracuse si-tôt que le jour parut, provoqua les Hollandois et les Espagnols au combat : mais ils ne sortirent pas du port : la plus grande partie de leurs vaisseaux étoient si maltraités, qu'ils ne pouvoient tenir la mer. On trouva que celui de Ruiter avoit reçu soixante-dix coups de canon dans le grand hunier, quarante-six dans le petit, plus de vingt dans la voile de perroquet d'artimon, plusieurs coups de petits boulets d'une livre, et une quantité prodigieuse de mitrailles.

Lorsque Ruiter fut arrivé à Syracuse,

Syracuse, il fit faire deux relations du combat ; en envoya une aux états-généraux, l'autre au prince d'Orange : il les signa toutes deux, et ce fut la derniere fois que ce grand homme écrivit. Le roi d'Espagne, ignorant que Ruiter étoit blessé à mort, lui envoya le titre de duc, et deux mille ducats de rente sur le premier fief en Italie qui se trouveroit dévolu à sa couronne : mais lorsque ces récompenses arriverent, Ruiter n'etoit plus. Revenons à sa maladie. Lorsqu'on leva le premier appareil, on trouva ses plaies en assez bon état ; et l'on ne désespéra pas de sa guérison, parce qu'il ne survenoit point de fievre ; d'ailleurs il sup-

portoit son mal avec beaucoup de courage et de patience. Ses douleurs quoique très-vives, ne l'empêchoient point de s'occuper du salut de l'armée. On l'entendit dire plusieurs fois, pendant le reste du combat où il fut blessé : « Seigneur, conserve l'armée de notre état ! épargne, par ta grace, nos officiers, nos soldats et nos matelots, qui supportent tant de fatigues et sont exposés à tant de périls pour un si petit gain ! Inspire leur la force et le courage, afin que, sous ta bénédiction, nous puissions remporter la victoire ! Seigneur, donne une favorable issue à ton peuple pendant ma foiblesse, comme tu as eu la bonté de l'accoder ci-devant

pendant ma vigueur ; afin qu'il paroisse que nous ne faisons rien que par toi, que c'est toi seul qui fais tout, aussi-bien avec un petit nombre qu'avec un plus grand ! » Il passa la premiere nuit assez tranquillement. Ceux qui l'environnoient lui marquerent la peine que leur causoit son état ; il leur dit : « Ce qui arrive à ce misérable corps, importe peu ; pouvu que l'ame, cette partie si précieuse, soit sauvée. Mes maux ne sont rien au prix des douleurs infinies et de l'opprobre qu'a souffert notre Sauveur, quoiqu'innocent, pour nous racheter des peines éternelles. » Il s'adressa plusieurs fois à ce divin Rédempteur, et lui tint ce langage: « Seigneur Jesus,

qui as dit que nous devions posséder nos ames en patience, donne moi le pouvoir de faire ce que tu commandes ! fortifie la mienne par le don de la patience qui me fasse persévérer jusqu'à la fin ! puisque la patience est plus puissante que la force. » Ce grand homme ne s'occupoit pas de lui seul. Il ordonna qu'on eût soin des matelots blessés ; qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire. Il disoit quelquefois : " Ah ! faut-il que je sois ici couché et que je ne puisse rendre aucun service à l'état ! „

Il sentit enfin que son mal augmentoit, que sa mort approchoit ; et ne s'occupa plus que du salut de son ame. Il se consoloit lui-

même, se fortifioit, en prononçant divers passages de l'écriture sainte ; et lorsque ses douleurs se faisoient le plus vivement sentir, il se servoit, pour exprimer les mouvemens de son cœur, de quelques passages des pseaumes de David. Détournant ses pensées de tout ce qui pouvoit l'attacher à la terre, il ne dit pas un seul mot touchant ses affaires domestiques. Quelqu'un lui dit qu'il étoit à souhaiter que sa femme et ses enfans fussent là, pour le secourir dans sa maladie et dans ses douleurs. Il répondit: " Je suis ici au poste où Dieu m'a appellé; et s'il lui plaît de m'en retirer, en me retirant du monde, je suis prêt et tout dis-

posé. Ma chere femme et mes enfans me feroient, peut-être, encore de la peine par leur tristesse. Ils ne me verroient pas dans cet état sans répandre des larmes, et j'espere les retrouver dans la joie et la félicité éternelle. Le cinquieme jour, il lui vint une fievre qui ne le quitra plus et qui augmenta de jour en jour. Le 28 d'avril il eut un accès qui dura jusqu'au lendemain à midi; et lorsqu'il commença à diminuer, les forces du malade diminuerent aussi, et l'on commença à voir, en lui, les signes de la mort. Ce grand homme qui avoit toujours coutume de se préparer à sa fin, et principalement lorsqu'il alloit au combat,

la vit approcher sans frayeur. Il joignoit sans cesse les mains, et prioit Dieu d'avoir pitié de son ame. Le 29 avril, avant midi, il commença à avoir de la difficulté à parler, pria son pasteur de faire les prieres des agonisans. Sur le soir, la parole lui manqua tout-à-fait : il resta quelques heures en agonie, expira fort tranquillement entre neuf et dix heures du soir, en présence de plusieurs officiers qui se faisoient un devoir de passer les jours entiers et une partie de la nuit auprès de lui. Ainsi finit un des plus grands hommes de mer, dont l'hitoire fasse mention. Il étoit dans la baie de Syracuse, sur son vaisseau la *Concorde* ; avoit alors soixante-neuf ans, un mois

et cinq jours. Son corps fut embaumé, déposé dans sa chambre, et envoyé, peu de tems après, en Hollande. Les magistrats de Syracuse voulurent faire enterrer ses entrailles dans une des principales églises de l'île; mais les prêtres s'y opposerent et dirent que ses entrailles faisoient partie de son corps; qu'on ne pouvoit les mettre dans un lieu saint, sans la permission du pape, parce qu'il étoit mort dans la religion réformée. Sur cette réponse les magistrats résolurent de les enterrer dans l'hôtel-de-ville; de faire mettre un tombeau dessus avec une inscription convenable au mérite et à la dignité de ce grand homme. Les officiers hollandois

n'avoient pas l'ame assez élevée pour sentir le prix des honneurs qu'on vouloit faire à leur général : ils répondirent, aux députés que les magistrats de Syracuse envoyerent pour leur annoncer la résolution qu'ils avoient prise : *Nous n'avons point demandé une terre sainte pour les entrailles de notre général. Nous remercions très-humblement les magistrats de l'offre qu'ils nous font de les faire mettre dans l'hôtel-de-ville ; nous avons résolu de les faire porter au même endroit où le capitaine Noirot est enterré.* C'étoit sur une petite colline, située dans la baie, à cent pas de la ville, et environnée de la mer. Elles y furent portées le premier jour de mai sur le soir : tous les officiers hollandois

et espagnols assisterent à cette pompe funebre.

Ce héros avoit rempli le monde entier de son nom ; la nouvelle de sa mort y fut bientôt répandue et y causa un regret universel. Louis XIV dit : *C'étoit un ennemi redoutable ; je suis cependant fâché qu'il soit mort : il faisoit honneur à l'humanité.* Ce monarque ordonna de saluer son corps de plusieurs décharges d'artillerie, s'il passoit près de quelque hâvre de son royaume. Le roi d'Angleterre fit son éloge et dit : *Je suis surpris que les états-généraux aient hasardé un si grand amiral en l'envoyant avec si peu de forces en Sicile.* L'électeur de Brandebourg, le roi de Danemarck, écrivirent eux-mêmes

à sa veuve, lui firent l'éloge de son mari; lui assurerent qu'ils étoient très-affligés de sa mort; qu'ils lui donneroient dans toutes les occasions, des marques de leur affection. Il y avoit à la souscription de leurs lettres : *A la très - noble et très-chere dame Anna Van-Gelder, veuve du feu lieutenant - amiral de Ruiter.* Le roi d'Espagne lui fit faire des complimens de condoléance par son ambassadeur, et le chargea de dire à son fils Engel de Ruiter, que voulant reconnoître dans la personne du fils les grands services qu'il avoit reçus du pere, il lui accordoit la qualité de duc, et la rente de deux mille ducats, qu'il avoit donnée au feu lieutenant-amiral. Le prince d'Orange écrivit

à la veuve une lettre conçue en ces termes :

« Madame,

» C'est avec bien du déplaisir que nous avons appris, par votre lettre et par d'autres avis, la mort du sieur lieutenant-amiral de Ruiter, duquel nous regrettons la perte autant que, pendant sa vie, nous avons estimé son mérite et ses grandes qualités. Vous pouvez, Madame, vous assurer que, Dieu ayant jugé à propos de le retirer d'ici bas, par un trépas glorieux, le souvenir de ses longs et considérables services sera toujours présent à l'état et à nous, et qu'en toutes occasions, nous serons prêts

à

à vous le témoigner, ainsi qu'à tous ses descendans.

Madame,

Votre très-affectionné ami

G. H. PRINCE D'ORANGE. „

Les états de Zélande lui en écrivirent une qui étoit aussi adressée à ses enfans. Ils lui annoncerent que le souvenir des services signalés du zele du feu lieutenant-amiral ne s'effaceroit jamais de la mémoire des Hollandois; et que ses descendans éprouveroient toujours les effets de leur reconnoissance. La consternation étoit générale dans la Hollande: les magistrats,

les nobles, les citoyens, les paysans, pleuroient Ruiter. Comme le mérite d'un homme frappe davantage après sa mort que pendant sa vie, chacun se représentoit le sien dans toute son étendue. Les combats qu'il avoit livrés pour la république, les victoires qu'il avoit remportées pour elle, faisoient la matiere de tous les discours; les quatre batailles de 1672 et 1673, où ce grand homme avoit repoussé les efforts de deux grands rois, et soutenu, par sa valeur et sa prudence, la république qui étoit près de croûler.

Les états-généraux et les colleges de l'amirauté envoyerent faire leurs complimens de condoléance à sa veuve et à ses enfans. Les

bourgmestres et régens de la ville d'Amsterdam leur députerent Jacques Vanden - Bosch, leur pensionnaire ; le chargerent de leur témoigner la part qu'ils prenoient à la perte d'un bourgeois si affectionné à la ville, et qui lui faisoit tant d'honneur. Le député avoit le cœur si serré, lorsqu'il se présenta devant cette respectable veuve, qu'il ne s'exprima que par les larmes et les sanglots.

Pendant ce tems le corps de Ruiter étoit dans le vaisseau *la Concorde* qui s'étoit rendu à Palerme avec le reste de l'armée de Hollande. Il en partit avec elle le 6 août, se rendit à Naples, où l'armée passa plusieurs mois pour se radouber ; prit ensuite la route

de la Hollande ; arriva à Hellevœtsluis vers la fin de janvier 1677. Le 4 de février, on porta le corps du lieutenant-amiral sur un grand yacht de l'amirauté d'Amsterdam, tout couvert de noir, avec quantité de pavillons funebres. Son fils Engel de Ruiter, et son gendre Bernard Somer, pasteur d'Amsterdam, passerent sur l'yacht. Lorsqu'il sortit du port, le vaisseau *la Concorde* fit une décharge de vingt coups de canon : les autres vaisseaux et les batteries du fort de Hellevœtsluis firent des décharges. Si-tôt que le corps du lieutenant-général fut arrivé à Roterdam, le conseil de l'amirauté et le corps des magistrats demanderent qu'il fût enterré dans la ville ; mais

son fils et son gendre s'y opposerent; ils voulurent qu'il fût transporté à Amsterdam qui avoit toujours été le lieu de son domicile, et qui étoit sa patrie; enfin où l'on préparoit son tombeau. Lorsque le tems des glaces fut passé, on fit partir l'yacht, et quand il fut arrivé à Amsterdam, on porta le corps dans la maison de sa veuve. Son fils et son gendre marchoient derriere, les bras abattus, la tête baissée: leur air, leur maintien, annonçoient leur douleur. Le peuple, qui les suivoit en foule, prouvoit la sienne par un morne silence. Lorsqu'on entra dans la maison avec le corps, la veuve étoit assise au milieu des magistrats et des personnes les plus distinguées d'Ams-

terdam qui s'étoient rendus chez elle pour la préparer à ce terrible spectacle, et partager avec elle sa douleur. Elle se leva et tous ceux qui l'environnoient; s'approcha du corps de son mari ; leva le drap qui le couvroit; devint pâle ; fixa les yeux sur son visage qui n'étoit pas enveloppé ; laissa tomber ses bras, croisa les mains ; ouvrit la bouche pour parler et ne dit rien : sa douleur étoit si grande qu'elle ne put l'exprimer ni par les paroles, ni par les larmes. On se hâta d'ôter de dessous ses yeux ce spectacle accablant, et on le porta dans la chambre où l'amiral couchoit lorsqu'il étoit dans cette maison.

Leurs hautes puissances envoyerent des députés à la dame veuve

de Ruiter et à toute sa famille, pour leur annoncer qu'on avoit décidé, d'un consentement unanime, de faire faire les funérailles du lieutenant - amiral - général aux dépens du public, et leur demander quel jour ils vouloient que cette triste cérémonie se fît. On arrêta que ce seroit le 18 de mars 1677, et l'on ordonna au college de l'amirauté d'Amsterdam d'en instruire tous les autres colleges, par des lettres circulaires, pour qu'ils y envoyassent leurs députés, et à tous les officiers généraux des armées navales de l'état, afin qu'ils vinssent rendre leurs derniers devoirs au lieutenant-amiral-général.

Le jour étant arrivé, les députés des différens colleges de l'amirauté

de Hollande, ayant à leur tête ceux d'Amsterdam, se rendirent à la maison du lieutenant-amiral-général, firent encore des complimens de condoléance à sa veuve et à ses enfans. Le prodigieux concours de peuple qui y accouroit de toutes parts rendit la pompe des funérailles plus belle que tout ce qu'on avoit eu soin de préparer. Les quatre sous-baillis d'Amsterdam marchoient à la tête, ayant devant et autour d'eux les gens de la patrouille et les chevaliers du guet, pour écarter la foule. Ils étoient suivis par le major de la ville, devant lequel on menoit son cheval, et après lequel marchoient deux compagnies ordinaires de soldats, portant les drapeaux traî-

mains, les piques renversées, et les fusils sous le bras, le bout tourné vers la terre. Ils avoient des nœuds de ruban noir à leurs cravates et à leurs épées : les tambours étoient couverts de drap noir, et rendoient un son lugubre. Après les soldats, on voyoit dix porteurs de billets d'enterrement : ce sont eux qui ont coutume de mener le deuil. Ils étoient suivis par quatre hommes vêtus de noir, embouchant chacun une trompette garnie de houpes noires et à laquelle pendoient les armes du feu lieutenant-amiral-général. Après eux on portoit le grand pavillon d'amiral d'étoffe de soie noire, et sur lequel étoient peintes les armes du défunt ; ensuite l'étendart, les armes de l'a-

miral, la couronne ducale, le grand écu, les gantelets, l'épée, le casque, la cotte d'armes. A leur suite marchoit le cheval du lieutenant-amiral-général, conduit par deux lieutenans et couvert d'une housse de drap noir traînante jusqu'à terre, garnie de quatre écussons des armes du feu amiral. On voyoit ensuite un autre étendart ; après, un cuirassier, avec le bâton de commandement dans sa main droite. Le cercueil où étoit le corps paroissoit ensuite. Il étoit porté par dix-huit huissiers. Sur le drap mortuaire il y avoit huit écussons des mêmes armes ; huit capitaines de vaisseau marchoient autour ; et les quatre coins étoient soutenus par deux lieutenans-amiraux, et

par deux vice-amiraux. Le maître des comptes du prince d'Orange, représentant la personne du prince, suivoit immédiatement le corps, et étoit lui-même suivi par les députés des colleges Après eux marchoit Engel de Ruiter, fils unique du feu lieutenant-amiral, couvert d'un long manteau de deuil, soutenu par un domestique, à côté duquel il y en avoit un autre portant l'épée de son maître. Il étoit suivi par les parens du défunt, après lesquels marchoient les députés de leurs hautes puissances; les conseillers députés d'Amsterdam, les magistrats de la même ville, les professeurs, les directeurs de l'église, les directeurs des compagnies orientales et occiden-

tales, les directeurs du commerce du Levant, les officiers de la marine; enfin une multitude innombrable de peuple qui suivoit confusément et sans ordre.

Lorsque le corps fut arrivé à l'église neuve, on le plaça dans le chœur qui étoit tendu en noir, et on rangea au-tour les ornemens qui avoient été portés devant lui. Lorsqu'on le descendit dans le caveau qui étoit au bout du chœur, les compagnies de soldats de la ville, qu'on avoit placées autour de l'église, firent toutes ensemble des décharges, et par trois fois; une frégate de vingt-quatre pieces de canon, qui se tenoit exprès devant la ville, répondit par trois décharges de toutes ses batteries.

Pendant

Pendant ce tems les trompettes sonnoient dans l'église. On éleva, au dessus du caveau, où son corps étoit placé, un tombeau de marbre aux dépens de l'état. Il subsiste encore; a trente pieds de haut sur treize de large. Au dessous de l'effigie on lit une inscription latine, gravée en lettres d'or sur une pierre de touche d'un beau noir. En voici le sens :

A l'éternelle mémoire de Michel de Ruiter, amiral de Hollande et de Ouest-Frise, ennobli et honoré de l'ordre de chevalerie par trois monarques; élevé à la dignité de duc dans le royaume de Naples. Il ne trouva aucune noblesse dans sa race, et ne dut la sienne qu'à Dieu et à son mérite. Par une expérience

de cinquante-huit ans, il devint le plus grand homme de mer de son siecle. Après avoir heureusement combattu sur l'Océan et sur la Méditerranée pendant sept guerres, pris des villes et des forteresses au nord et au midi; acquis aux Provinces-Unies la grande côte de la mer Atlantique; dompté les pirates; avoir été fait chef de l'armée navale; gagné quinze grandes batailles; livré un mémorable combat de quatre jours; défendu quatre fois la république contre les efforts pressans de deux puissantes armées navales jointes ensemble et prêtes à la détruire; enfin après avoir résisté, par sa valeur et sa prudence, à des forces supérieures, il fut blessé à la seconde bataille de Sicile, et mourut de ses

blessures au port de Syracuse, le 29 d'avril 1676, étant né à Flessingue le 24 de mars 1607. Les états des Provinces-Unies ont fait élever ce tombeau aux dépens du public à l'honneur de ce chef de leurs armées navales, en reconnoissance de ses grands services. Il a vécu soixante-neuf ans, un mois et cinq jours, ayant toujours été la terreur de l'Océan.

On vit paroître une multitude de vers à sa louange.

Il se maria trois fois. La premiere, à *Marie Velters*, qui mourut en couche, et dont il eut une fille nommée *Alida*, qui mourut peu de jours après sa mere. La seconde, à *Cornélie Engels*, dont il eut cinq enfans, l'ainé nommé

Adrien, né en 1637, mort à Amsterdam, à l'âge de dix-huit ans; une fille nommée *Cornélie*, née en 1639, et mariée à *Jean de Witte*, capitaine d'une compagnie de soldats, et depuis capitaine de vaisseau, il fut noyé avec un fils qu'il avoit eu d'elle; un garçon qui ne vécut que trois jours; une fille nommée *Alida*, née en 1642, mariée en premieres noces à *Jean Schoorer*, et en secondes à Thomas Pots, pasteur de Flessingue; le cinquieme fut *Engel de Ruiter*, né en 1649, baron, contre-amiral, enfin vice-amiral de Hollande et d'Ouest-Frise, sous le college de l'amirauté d'Amsterdam. Dès sa jeunesse il accompagna son pere en diverses

expéditions maritimes; se trouva avec lui à quatre batailles navales, contre les flottes d'Angleterre et de France. Il mourut peu après son pere, à la fleur de son âge, et sans avoir été marié. Enfin la troisieme femme de Ruiter fut Anne Van-Gelder, qui étoit veuve de Jean Paulusz. Il en eut une fille nommée Marguerite, qui naquit le premier de décembre 1652, et qui fut, par la suite, mariée à Bernard Somer, ministre à Amsterdam; et une autre fille nommée *Anne*, née en 1655, et morte en 1666.

Ruiter étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Il avoit le tempérament robuste, et beaucoup d'agilité, ce qui le rendoit propre au travail. Son front

étoit large, son teint étoit assez beau; ses yeux étoient vifs, même perçans; il avoit les cheveux bruns. Il portoit une moustache épaisse et relevée. Sa physionomie présentoit un air de sévérité mêlée de douceur qui inspiroit du respect et de l'amour en même-tems. Il étoit naturellement sain; mais il mangea, dans sa jeunesse, d'un poisson vénimeux, ce qui lui causa dans ses membres un léger tremblement qui dura toute sa vie. Dans un âge avancé, il fut attaqué de la gravelle qui lui causoit quelquefois de grandes douleurs. Sa force naturelle jointe à l'habitude, lui faisoit supporter facilement les fatigues de la mer. Il étoit si dur à lui-même qu'il rioit quand il voyoit

des matelots quitter leurs habits mouillés : il ne songeoit même à se reposer que quand il n'avoit plus rien à faire. Il préféroit les alimens grossiers, dont on fait usage sur mer, aux mèts délicats. Les grands seigneurs qui vouloient le régaler avoient soin de le faire servir suivant son goût. Il avoit une éloquence naturelle ; s'exprimoit toujours très-heureusement. La nature lui avoit donné une justesse d'esprit admirable ; il voyoit toujours ce qu'on devoit faire, et les moyens qu'il falloit employer pour réussir : ses sentimens étoient toujours soutenus par des raisonnemens solides. Jamais il n'étoit embarrassé lorsqu'il se trouvoit dans le cas de parler devant des

personnes élevées au dessus de lui, même devant des princes ou des rois. Il entendoit et parloit plusieurs langues, sans les avoir apprises dans les écoles : de fréquens voyages, un long séjour dans les pays étrangers, l'avoient instruit, et une mémoire prodigieuse avoit secondé ses intentions et son travail.

La nature avoit donné à Ruiter tout ce qui est nécessaire pour former les héros ; un tempérament robuste, comme on l'a dit ; de l'éloignement pour la mollesse, de l'amour et de l'activité pour le travail ; un courage à toute épreuve et guidé par une prudence acquise dans un long usage, et un exercice presque continuel. Il répétoit

souvent que, sans l'expérience et sans un exercice habituel, on ne pouvoit devenir un habile homme de mer; que ceux qui ont appris tout ce qu'il est possible d'apprendre dans les écoles, et qui sont en état de répondre à toutes sortes de questions sur la navigation, se trouvent fort embarrassés les premieres fois qu'ils vont sur mer : ils ne savent comment parer aux accidens imprévus, et sont obligés d'avoir recours aux lumieres de ceux que l'expérience a instruits. Il ajoutoit qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit confier le commandement d'un vaisseau à un homme qui ne connoît ni la mer ni les vents, et qui, dans un combat, est presque tou-

jours embarrassé. Lorsqu'il partoit pour une expédition, il prenoit toujours ses officiers parmi ceux qui avoient fréquenté la mer, et disoit qu'on ne devoit confier l'intérêt de l'état qu'à des gens expérimentés.

Il ne parloit et ne jugeoit que d'après lui. C'étoit l'expérience seule qui l'avoit instruit : elle lui avoit appris à connoître les différens pays, les différentes côtes, les fonds de chaque parage, les gissemens des ports, des greves, des bancs, des hauts-fonds; à choisir un champ de bataille; à gagner le vent, à le tenir; à bien concerter ses signaux; à ranger une armée en ordre de bataille, à prendre un tems favorable, à

prévoir et à éviter les dangers, à ménager ses avantages, à inventer des ruses de guerre : elle lui avoit enfin appris à ne jamais se reposer sur les autres. Au moindre bruit qu'il entendoit, même pendant la nuit, il montoit sur le pont, et vouloit savoir par lui-même, ce qui se passoit ; portoit son attention jusqu'aux choses de la plus petite conséquence. Ses officiers, ses matelots, avoient une entiere confiance en lui, et alloient au combat sans aucune espece de crainte.

Ruiter déployoit sur mer tous les talens militaires ; sur terre il montroit toutes les qualités qui rendent un homme aimable. Il étoit très-sobre ; ne se livroit à aucun

excès. Avec ses amis, il montroit de la gaieté; prenoit un air grave et sérieux avec ceux qu'il ne connoissoit pas, et parloit peu. Il ne s'enorgueillit jamais de l'éclat des grandeurs où son mérite seul l'avoit élevé; montra toujours de la reconnoissance à ses bienfaiteurs, fut toujours honnête et poli avec ses égaux, familier avec ses inférieurs, généreux et libéral à l'égard des infortunés. Il marquoit de l'amitié à ceux qui avoient été ses égaux au commencement de sa vie, conservoit même de la familiarité avec eux, et leur prouvoit qu'en changeant de condition il n'avoit point changé de caractere. Il avoit un si grand éloignement pour la vanité, que dans le tems qu'il

qu'il commandoit des armées de soixante-dix, quatre-vingt-dix vaisseaux, des milliers de soldats et de matelots, il n'avoit qu'un seul domestique, et marchoit toujours sans suite. Loin d'avoir honte de l'état où il s'étoit trouvé dans son enfance, il racontoit dans les compagnies où il se trouvoit, même en présence des gens de distinction, qu'il avoit servi dans les corderies, et sur mer en qualité de mousse. Quelquefois il exhortoit les simples matelots à prendre courage, à s'acquitter soigneusement de leur devoir, leur disant qu'il avoit été plus bas qu'eux, et qu'ils pouvoient monter aussi haut que lui. Il vantoit avec soin les actions des autres, et ne parloit jamais des

siennes qu'avec modestie, et étoit toujours prêt à excuser ceux qui commetoient quelque faute. Il en donna un jour une preuve bien convaincante : On disoit, dans une assemblée des états-généraux, qu'il falloit faire le procès à un officier qu'on accusoit d'avoir manqué de courage. Il apporta toutes les raisons qu'il crut capables de le justifier et ajouta : *L'homme n'est pas le même dans toutes les circonstances où il se trouve. Un jour que j'étois près de livrer combat, je sentis que je n'avois pas mon courage ordinaire ; que j'étois incapable de donner les ordres nécessaires : inquiet, étonné, je ne savois quel parti je devois prendre. Dans ce terrible état, je vis que je ne pouvois*

attendre du secours que du maître des destinées. J'entrai seul dans ma chambre, je me jetai à genoux devant Dieu; lui adressai une courte, mais fervente priere, pour qu'il m'assistât de son Esprit de sagesse et de courage, afin que je pusse servir utilement ma patrie. Je n'eus pas achevé ma priere, que mes inquiétudes se dissiperent : je repris mon courage et mon sang-froid ordinaires; je donnai mes ordres et je fus vainqueur. Si le bras du Tout-Puissant ne m'avoit secouru, j'étois vaincu. Il faut avoir bien du courage, pour avouer soi-même qu'on en a manqué; lorsque personne n'a été dans le cas de s'en appercevoir, même de s'en douter.

Il est certain que Ruiter mettoit

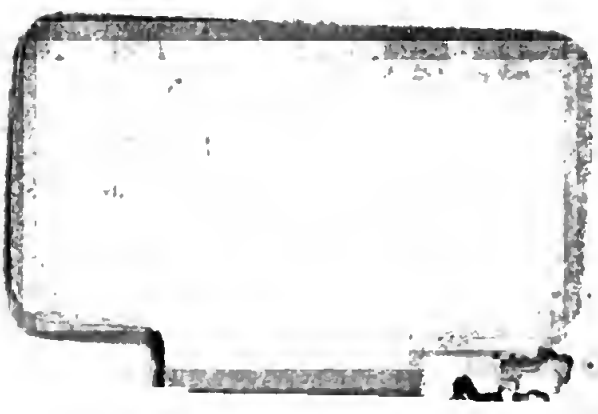
toute sa confiance en Dieu ; qu'il lui attribuoit ses succès ; aussi personne ne l'a plus honoré et plus aimé que lui. Lorsqu'il étoit à terre, il abandonnoit toutes ses occupations pour aller à l'office : tous les soirs, il lisoit l'écriture-sainte au milieu de sa famille, et chantoit souvent les pseaumes. Sa femme et ses enfans l'écoutoient avec plaisir, parce qu'il leur avoit inspiré sa dévotion, et qu'il avoit la voix très-belle. Ce héros possédoit enfin toutes les vertus, et n'avoit aucun vice. L'église honoreroit, sans doute, sa mémoire, s'il eût vécu dans son sein ; mais il avoit été élevé dans la religion réformée. Don Emmanuel-Francisco de Lira, ambassadeur d'Espagne à

la Haye, et qui avoit été fort lié avec lui, dit un jour à Bernard Somer, pasteur à Amsterdam, et gendre de Ruiter, qu'il regardoit le lieutenant - amiral - général comme un saint et comme un apôtre, et qu'il le disoit de bonne foi et du fond de son cœur. Ces paroles sont d'autant plus remarquables, qu'elles viennent d'un Espagnol.

Le nom de Ruiter présente à l'idée un des plus grands marins qui aient paru ; et lorsqu'on a lu les détails de sa vie, on convient qu'il a honoré l'humanité même.

FIN.

610570
BIBLIOTECA NAZIONALE V. E. III. NAPOLI



BIBLIOTECA